Prix : 3 F

N° 403 — DECEMBRE 1984

Le lien

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

PROPOS : "NOËL"

par J. TERRAUBELLA et R. QUINTON

Dans l'air humide et froid de décembre mes pas crissent sur l'épais tapis de feuilles sèches qui couvrent les allées du parc. La nature en repos pour de longs mois, c'est le silence feutré de l'hiver autour de la maison, troué parfois du cri des grands oiseaux dans le ciel en route vers le Sud, ou du merle caché dans les troènes.

C'est le temps de Noël, promesse de paix pour les hommes de bonne volonté. Précieuse promesse non avenue, comme si le monde et les hommes, contre elle liés, se vouaient à plaisir aux seuls traits de feu de la violence et de la guerre ! Avant et depuis l'annonce de la bonne nouvelle de Judée, l'histoire à l'excès n'est que bruit et fureur.

NOEL, **espoir pourtant renouvelé.** Que d'images, que de souvenirs le mot évoque. Emerveillement innocent de l'enfance, piété — banalisation et mécréance — luxe et convivialité, pauvreté et solitude, exil...

Ainsi pour nous, anciens P. G., ce premier Noël en terre étrangère à l'aube des années 40, loin, très loin, ensevelis dans la faim et dans le froid, oubliés ! Noire était cette nuit d'exil, rien n'y brillait, pas la plus petite étoile. Reclus, bouclés dans nos stalags et dans nos kommandos, nous étions sans espérance et sans joie. De toutes les fêtes calendaires, Noël fut certainement la plus difficile à vivre en captivité. L'imagination pouvait bien venir à notre secours, la mémoire ouvrir les portes du passé, la réalité de l'instant pesait irrésistible, opaque, dure comme l'acier. Douleur du déracinement :

« Des êtres, maintenant, pleurent sur une terre étrangère,
Pleurent de désespoir et de douleur ;
Des êtres, maintenant, ont perdu cette lumière sacrée,
Cette lumière merveilleuse qu'est la liberté (...)

A. Sylvain.

Dans le quatorzième numéro des « Journaux de guerre » (Librairie Hachette), on lit à la date de janvier 1941 :

« Beaucoup de français se consolaient de leur sort en pensant aux prisonniers dont la libération, escomptée par PETAIN après Montoire (octobre 1940), n'avait eu lieu que très partiellement. Seuls les pères de famille de quatre enfants, les anciens combattants de 14-18, des marins, des soldats spécialisés et quelques 1100 blessés et malades avaient été autorisés à rejoindre leurs foyers à la veille des fêtes.

« Ils étaient encore plus d'un million et demi en Allemagne. Une première moitié était répartie en 28 oflags et 69 stalags, affrontant loin de leurs familles (ils ne pouvaient recevoir que deux lettres par mois) et dans des conditions d'hygiène inégales selon les camps (certains étaient infectés, les prisonniers subissaient poux et punaises, d'autres étaient convenables) les rigueurs de l'hiver allemand.

« Ceux-ci passèrent une triste nuit de Noël, mangeant le repas habituel composé pour l'essentiel d'une soupe très claire. Une partie d'entre eux reçut les colis expédiés pour l'occasion par les familles, ainsi que ceux des trains Pétain partis de France, chargés de 26.000 colis contenant cigarettes, dattes et vêtements chauds.

« L'autre moitié des soldats prisonniers avaient été affectés au travail dans les fermes allemandes. Ceux-là furent en quelque sorte des « privilégiés ». Ils profitèrent d'un régime alimentaire amélioré pour la circonstance par des employeurs compréhensifs ».

Et Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, qui m'a communiqué ce texte, d'ajouter :

« Vous vous souvenez ? Nous ne pensions pas à l'époque connaître encore quatre Noëls successifs derrière les barbelés, représentant au total cinq longues années ».

Oui, lequel de nous ne se souviendrait ? La France était lointaine et notre esprit l'appelait en vain, il n'y avait plus de France :

« Je cherche au loin la France
Avec des mains avides,
Je cherche dans le vide
A de grandes distances.

Qu'est-elle devenue
Qu'elle ne répond plus
A mes gestes perdus
Dans le fond de la nue.

Son grand miroir poli
En forme d'hexagone
Où passaient les profils
De si grandes personnes,
Ah ! comment se fait-il
Qu'il ait cédé la place
A l'immobile face
D'un soldat ennemi ».

Ces vers du poète Jules SUPERVIELLE, extraits de son ouvrage « Poèmes de la France malheureuse », traduisent bien l'extrême désarroi et l'interrogation de la pensée captive au premier temps des stalags, au premier Noël. Précisons que l'auteur n'a pas connu la captivité de guerre mais l'exil hors de France.

—0—

A l'évocation ci-dessus, rien ne pouvait mieux succéder que le texte que m'a adressé René QUINTON, « un texte d'espérance et de joie », des mots de tous les temps qui parlent **d'accueil,** l'autre nom de la « bonne volonté »...

Sur le poème qui est présenté ici, il n'est peut-être pas inutile d'indiquer qu'il fut composé naguère à l'intention des prisonniers de guerre d'un kommando de travail dans le nord de l'Allemagne, le brumeux Schleswig-Holstein — C'était l'hiver 1943-1944 —.

Français, Belges, Yougoslaves, Polonais y étaient rassemblés et le sentiment commun qui les unissait était pour le moins mélancolique.

Je n'ai pas eu la satisfaction d'entendre quelques-uns d'entr'eux en faire la récitation chorale, mais ce fut, je peux le dire, le dernier témoignage d'un cœur fidèle à l'Espérance, pour la joie (quand même) et la consolation de ses camarades de captivité.

LES BERGERS
(Chœur à 5 voix)

Il y avait une fois,
Une fois qui n'est arrivée qu'une fois
Il y a de cela quelque deux mille ans
En moins mille-neuf-cent-quarante-trois,
En l'an zéro [exactement

Des hommes autour d'un petit feu de brindilles
Et de racines sèches,
Ça se passait en pays chaud
Où, cependant, les nuits sont fraîches.

Des types (pas des soldats)
Qui tour-à-tour prenaient la garde
Sans avoir besoin de fusil, ni même de [hallebarde

Mais avec une espèce de grand bâton
Des types, des bergers, des gardiens de moutons,
Des Juifs, n'ayant rien fait
De spécialement atroce
Que garder les troupeaux dans un pays de
Et de bosses. [vallées

Et le clignotement de lumières, là-bas
Comme autant de signaux
C'est la cité de Bethléem
Qui n'est qu'un pauvre hameau.
Bethléem ! (ça veut dire en hébreux :
« Maison du pain »)

Qui d'après les racontars des vieux bouquins doit être le lieu d'un événement sensationnel :

La naissance, tout simplement,
Du Fils de Dieu,
De l'Eternel !

En attendant, c'est une nuit pareille aux autres
Limpide, parfumée, comme en été les nôtres.
Les bergers sont autour du bruissant petit feu
Qui jette sur les fronts son or mystérieux.

Il y a, roulé dans son manteau,
Un grand vieux, réputé pour sa science en [astronomie,
Qui pointe, tel un télescope, son nez en haut
Où règne une intense vie.

Un autre, appelé Joachim, assis à croupetons,
Fait rôtir sur une baguette une côte de mouton.
Un troisième avec sa pipe s'enfume et rêve.
A ses pieds, un gros chien vieux grognard [geint sans trêve.
Un petit gars aussi, innocent sans malice
Avec un instrument se met à fabriquer
Un gazouillement d'eau, pur, frais, qui se glisse
Dans l'âme simple des bergers.

La barbe du grand-père s'agite
Dorée d'un jus de tabac
Et sa voix,
Un peu déformée par la chique,
Dans le grand silence explique :

Tais-toi, innocent, tais-toi...
Je vois
Dans le haut ciel magnifique
Plus d'étoiles qu'en aucun soir.
— C'est-y qu'on voit le dragon ?
— Bien plus loin, bien plus profond
Je vois, là, près de la Grande Ourse
Une étoile qui prend sa course !
— Où donc ? dis voir ça, où donc ?
— Là, tout droit, suis mon bâton,
Constellation en zigzag
A quelques pas de Vega !...
— Oui, je vois ! C'est un peu vague...

Par moment on la voit pas.
— Là, c'te fois ça y est ! très blanche
Comme une lampe propre, bien nette.
— M'a tout l'air d'être un'comète,
Quel grand rayon, un vrai flambeau
Mon Dieu qu'c'est beau !
Oh ! c'est-y beau !
Ils sont plantés, debout, les uns contre les [autres,
Le déplacement des têtes en rang d'oignons
Suit celui de l'étoile, et sa direction
Dessine au-dessus d'eux le haut d'une auréole
Des Saints ! rien que d'avoir découvert sans [boussole

L'Etoile qui conduit à travers les déserts
Les Mages, leurs chameaux, et bientôt l'Uni-
Ils restent là, le nez en l'air [vers !
Tournent en rond et sans comprendre...

Faut-il marcher, faut-il attendre
Faut-il parler, faut-il se taire ?

Oh ! tout d'un coup ce bruit qui monte
Enfle, grossit, un cri inoui
Long sifflement — un chant jaillit !
Plus rien n'est vrai, plus rien ne compte.
Des nuages légers qui font comme des franges
Dorées, cendrées d'argent montent de l'horizon
Ce n'est pas le soleil mais la transfusion
De son éclat royal sur les robes des anges.

On ne peut les compter ! - formidable mélange
D'ailes et de drapeaux, milices, légions,
Trompettes déchaînées ! métaux en fusion,
Et les orgues du vent que touchent les [archanges !

Les bergers à genoux font un groupe qui [semble
A cet endroit, cloué de stupéfaction
L'innocent joint les mains dans l'admiration
De l'hymne qu'on entend et dont la terre tremble.

Et sur la Terre, Paix aux bonnes volontés.
Paix ! Paix bien aimée, promesse mirifique,
Oh ! La tant désirée, oh ! la Paix véridique ;
Celle qui pour servir réclame la bonté.
Car cette volonté il suffit qu'elle soit bonne,
C'est-à-dire à l'envers de la méchanceté.
C'est-à-dire à l'envers de la brutalité.
C'est-à-dire : bonnement celle que le cœur [donne.

Et cette volonté n'est pas faite d'orgueil,
Tout au plus quelquefois de noble fierté.
Mais d'un élan bien droit contre l'iniquité ;
C'est une volonté de justice, et d'accueil.

Volonté qui ne veut point soumettre les [hommes
Mais partager plutôt tout ce qui fut remis,
Et qui n'accable pas - qui n'a pas de mépris
Pour ceux qui sont plus las que des bêtes de [somme.

Les bergers sont toujours sur ce bout de plateau
Mais déjà relevés, cœur plein d'allégresse
D'apercevoir, là-bas, l'étoile qui progresse
Et descend se poser au-dessus du hameau
Allons debout ! Tous, hop debout,
Poussons nos cœurs par devant nous
Jusqu'à ce nouveau pâturage,
Les chiens bondissent comme des fous
Portons les agneaux en bas âge.

— Je prends du pain, prends du jambon !
— J'ai du caillé, du saucisson.
— Tu prends du lait, moi du fromage,
Toi, si t'as rien, joues ta chanson,
Ta p'tite chanson de l'enfant sage.

— Toi l'innocent marche devant
Vas-y pour ton air entraînant
Y a d'la joie, faut d'la musique !
En avant tous, tous en avant
Je m'sens joyeux cré nom d'une pipe !

Y a d'la joie ! Voilà la Paix
Qui s'avance avec ses bienfaits
Après les années nostalgiques
Y a d'l'espérance ! c'est magnifique
L'étable c'est aussi nos cœurs
Mais pour y mettre la chaleur

L'âne et le bœuf font bon ménage
Là germera notre bonheur
De par ce rustique chauffage.

Suite page 2.

PROPOS (suite)

— Allons debout, hop, les gars !
Ceux qui traînent ne verront pas
Le Roi de la nature entière.
— Allons debout, tous, hop les gars
Marchons, courons vers la lumière !

Le petit Bethléem dans son creux se réveille
Trompé par la clarté de ce qu'il croit le jour
Plus beau que le soleil brille un astre d'amour,

Bethléem sort du lit et crie : à la merveille !
C'est un grand branlebas, tout un remue-
[ménage
Les gens sont rassemblés sur le marché aux
[veaux
Et désignent du doigt, sur le flanc du coteau
L'Etable où les bergers vont porter leur
[hommage.

Bad Oldesloe - Garches.
Noël 1943 - Noël 1956

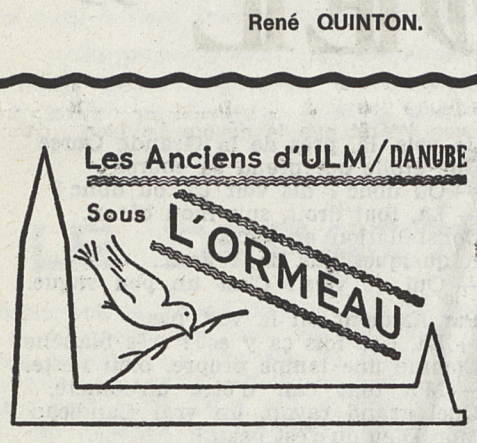
René QUINTON.

Ce numéro du Lien est le dernier de l'année 1984, une année qui aura donné à chacun, en bien et/ou en mal ce qui fait, depuis des millénaires, la substance de la vie. Imprévisible et incontrôlable réalité des jours au rythme alterné des saisons. Sur nos épaules lasses et fragiles, douze mois de plus ne pèsent pas peu, même si c'est de façon inégale. Depuis les camps, nous voici polis et usés comme les galets roulés par la vague. Mais il nous reste la jeunesse du cœur, que nous voulons garder.

Une nouvelle année arrive, 1985, l'année-témoin qui marquera le 40e anniversaire de la libération des camps et de la fin de la guerre. Nous allons en parler longuement, ici, le moment venu.

Pour l'instant, amis et lecteurs, laissez-moi, au nom du Bureau de l'Amicale, au nom d'Henri PERRON et au mien, vous présenter nos meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Qu'elle soit en tout exceptionnelle pour chacun, santé du corps et joie de l'âme ! Qu'elle soit une année de paix sur la Terre !

J. TERRAUBELLA - V B.



JEUDI 8 NOVEMBRE :
LA « GRANDE... DESILLUSION »

Jusqu'au bout, nous avons conservé l'espoir d'être nombreux... Hélas, pour des raisons déjà citées « absences excusées... et justifiées », nous étions HUIT attablés... « où sont les sièges d'antan » ? mais en pensée avec tous nos camarades et amis à notre « grande table »... réservée.

Merci à nos fidèles « Ulmistes » : René et Raymonde SENECHAL, Pauline MIQUEL, Marie COURTIER, Huguette CROUTA, Julien et Ginette DUEZ.

Excusés et combien regrettés, nos amis : BALASSE, REIN, FAUCHEUX, BATUT, SCHROEDER, ARNOULT, Mmes BERCHOT, CADOUX, FILLON, YVONNET, DAMINET et j'en oublie.

Ne nous décourageons pas... Et n'oubliez pas **le jeudi 3 janvier 1985,** ce premier jeudi de l'année. Pour bien commencer l'année nouvelle, échanger nos vœux réciproques et célébrer la QUARANTIEME ANNEE DU RETOUR, en attendant la **Grande manifestation franco-belge du 24 mars 1985 à Vincennes.**

Vous viendrez nombreux.

Mais n'oubliez pas que pour le premier jeudi de janvier, nous fêtons **les Rois et les Reines.**

Mais surtout oubliez vos soucis ce jour-là et relisez cette ballade, en vers très libres, en vous souvenant que le temps passe très vite...

Elégie d'Automne

Où sont donc les Anciens d'Ulm
Jadis si nombreux dans la foule ?
Où sont-ils donc tous les Amis
Et de Province, et de Paris ?
Sont-ils restés à la maison
Devant leur poste de télévision ?
Que de soucis nous connaissons
Et qu'un soir... nous oublions
Et ce soir là nous attendions
Tout comme là-bas nous... espérions.
Voyez... à table, « votre place » attend
Pour nous, le vide encor plus grand.
Où sont-ils donc tous nos serments
De se revoir quelques fois l'an ?
Où sont-ils donc tous les Anciens
Joyeux lurons... Gais boute-en-train
Mais jeudi prochain vous reviendrez
Et parmi nous retrouverez
Tous nos vieux et chers copains
Heureux de nous serrer la main.

L. V. 1984.

A méditer :

« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rives ; il coule... et nous passons.

(Le Lac).

UN COUP DE FIL POUR PREVENIR

Vous êtes nombreux parfois, et peu une autre fois, mais il faut retenir les tables et couverts, afin de faciliter la tâche des responsables du Bureau et avertir l'Opéra-Provence, du nombre des présents.

Veuillez nous téléphoner 48 heures avant afin que de notre côté nous puissions le faire auprès de l'Amicale, si vous venez dîner ou non. Vous êtes compréhensifs, nous n'en doutons pas.

Merci de ce coup de fil... en espérant qu'il ne sera pas pour nous dire non, et que vous viendrez dîner nombreux.

Pour les vœux et fêter les Rois et les Reines, on peut faire un effort. Merci.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V B.

—0—

BOITE AUX LETTRES

Roger HADJADJ... du Canada, une jolie carte. Un voyage magnifique de 12.000 km... 150 photos. Visite du Pape à Vancouver... et des amitiés aux Anciens d'Ulm.

Merci Roger et à lire bientôt le « Beau voyage » et nous le faire regretter davantage.

Denise FILLON à Agadir. Un temps magnifique. Toutes les beautés du Maroc, mais un séjour trop court. Il faudra y retourner.

René et Simone FAUCHEUX trouvent le soleil à Saint-Raphaël et se changent les idées. Mais le séjour se termine, mais bénéfique' et ils regagnent Bellegarde et bientôt Paris. Heureux de les revoir.

Paul et Marie PIERREL, de La Bresse... Visite éclair de nos Vosgiens à Paris mais nous voulons espérer qu'ils auront plus de temps à nous réserver le 24 mars 85 à Vincennes, pour fêter le 40e anniversaire du retour. Nous comptons sur eux.

En attendant, grosses bises.

Lucien VIALARD.

Comme chaque mois, quelques nouvelles.

Celui qui fut longtemps notre célibataire le plus endurci, j'ai nommé notre jeune André KAUFFMANN vient de changer de domicile. Voici sa nouvelle adresse : 7, Impasse des Brigauderies, 49160 Longue. Il se rappelle au bon souvenir de tous les copains.

Meilleure santé de notre « Grand » ROBERT qui se remet lentement et qui nous attend l'an prochain et Claire ajoute : « Voici une occasion pour un baptême de l'air ». Déjà fait de par mon ex-métier de cadre à l'Aérospatiale ma chère Claire, mais merci de votre gentillesse à mon égard et grosses bises.

Vous avez sans doute remarqué les quelques lignes écrites dans Le Lien de novembre faisant état de la « vieille guimbarde » de notre ami FRUGIER. Soyez rassurés, mes bons amis, j'ai tenu à soutenir l'espoir de notre ami Jean d'avoir une nouvelle voiture, plus récente de fabrication que celle qu'il possède actuellement. Mais voilà, son ministre de l'intérieur et des finances, sa femme Fernande, a beaucoup de mal à ouvrir le cordon de sa bourse... toutefois Noël approche et qui sait...

Ce petit courrier est le dernier de l'année 1984. Permettez-moi, mes chers amis, de vous souhaiter un joyeux Noël, une très bonne année 1985 à vous tous et aux vôtres, ainsi et surtout qu'une bonne santé.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis XB.

N. B. - Les souhaits exprimés ci-dessus sont également adressés en votre nom à tous, à l'ensemble des ex-K.G., ainsi qu'aux camarades si dévoués du Bureau de notre Amicale.

GRANDS VINS D'ANJOU
Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau
Propriétaire - Viticulteur
MOZÉ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

KOMMANDO 605

Mai 1985 sera le quarantième anniversaire de notre retour en France. Ce sera aussi en mars prochain que nous fêterons tous ensemble l'anniversaire de la fondation de notre Amicale.

Aussi je voudrais, par cet article, concernant mon ancien kommando où là-bas, à Neumunster, avec mes amis DESCHAMPS, BUTEL, CORTOT, VISSAC, BUISSON, MARTIN, GROTADOUR, PARIS, MOUNIER, HENRY, j'essayais avec eux de vous faire garder un moral à toute épreuve, je voudrais profiter de cette circonstance exceptionnelle, pour que nous puissions nous rassembler tous, le 24 mars, à Paris.

Beaucoup se sont retrouvés avec moi, en 1966 à la Reine Pédauque, puis dans différents coins de France ; depuis deux ans, plus rien, plus de compte rendu, pourquoi ? A part quelques amis qui dans le Courrier de l'Amicale sur notre Lien donnent des nouvelles, les MARTEL, MANCINI, NAPPEZ, OLLIVIER, SERRETTE, les autres, le néant. Alors que faire ?... Que dire ?... continuer ?... abandonner ? Là nous avions une devise : « Pardonne, mais n'oublie pas ».

Je pardonne volontiers votre long silence, mais je n'oublie pas l'amitié et c'est pourquoi celui que vous appeliez « la Cloche » fait résonner celle-ci, une dernière fois dans ce journal en me rappelant la belle chanson d'un film : « Si toi aussi tu m'abandonnes... »

Alors, chers amis, où allons-nous ?... Où va cette amitié créée dans la souffrance commune ?

Chers lecteurs de ce Lien, vous les Amicalistes de notre Amicale V B - X A, B, C, je vous demande par ce Lien qui est notre seule liaison, de retenir sur vos agendas la date du 24 mars pour notre Assemblée générale. Vous y retrouverez des amis, mais surtout vous nous témoignerez un geste d'une grande valeur amicale, qui sera, par tout le Bureau, très apprécié.

Roger LAVIER.
Vice-Président.

P. S. : Que cet article vous apporte aussi, puisqu'il paraîtra en décembre, les vœux de bonne et heureuse année 1985, surtout de santé, de quiétude et de paix.

Avril 45 - Avril 85 :

quarantième anniversaire du RETOUR, un événement que Le Lien se doit de marquer à sa façon.

Déjà notre ami LAVIER a sollicité votre mémoire sportive pour un coucours auquel je vous invite à participer en grand nombre. N'hésitez pas à piller vos bibliothèques et vos encyclopédies, faites appel à votre entourage, à vos amis, mais participez nombreux.

Pour ma part, c'est à un autre genre de concours que je vous convie, celui de faire à cette occasion un numéro spécial du journal. Un numéro entièrement composé des souvenirs de votre libération, où qu'elle soit intervenue, au camp, au kommando, en ville, à la campagne ; ce que vous avez **vu** ou fait ce jour-là ; ce que vous avez **ressenti** ; ce que vous avez vu ou fait **après** — qui peut être tout aussi intéressant...

Des articles **courts** de préférence : dix, vingt, trente lignes, ou un peu plus. Nous pourrons ainsi en publier davantage.

Bien sûr, aussi, vos souvenirs du **retour,** l'arrivée en France et chez vous, vos impressions, sont tout aussi importants, sinon plus, ayant été moins souvent décrits que ceux de la levée même des barbelés.

Mais ne « recomposez » pas ces souvenirs. **Ecrivez vrai !** Sollicitez les tiroirs secrets de votre mémoire. Tout y est enfermé, inscrit, gravé, **photographié.** Tant pis, ou tant mieux, si un décalage apparaît avec ce que vous êtes aujourd'hui, avec ce que vous avez appris. Ne nous donnez pas 1945 **modifié** 1985...

NOTA. - Votre contribution devra parvenir à l'Amicale le 28 février au plus tard. Merci.

J. TERRAUBELLA - V B.

SCRIPTA MANENT
(les écrits restent)

« ... VOLTAIRE, cependant fut aussi à sa façon une manière de héros. Mais que pourrait-il aujourd'hui ? Que **peut un homme de l'esprit ?** Quelle est la voix qui peut à présent se faire entendre au-dessus de toutes les autres, qui dominerait le fracas des explosions, le vacarme des machines, le babillage de la Babel des propagandes propagé de toutes parts, à toute heure et dans chaque maison ? Où est le Voltaire qui incriminera le monde moderne ? On dirait que tous nos efforts de pensée, tous les accroissements inouïs de notre connaissance positive n'ont servi qu'à porter à une puissance écrasante et sauvage les moyens d'en finir avec le genre humain, et d'abord de ruiner en lui les espoirs qu'il conservait depuis des siècles dans l'adoucissement de sa propre nature. Devons-nous consentir enfin que rien d'atroce, rien de barbare, rien de méchamment et froidement médité, ne puisse jamais être considéré comme aboli et définitivement effacé de la terre ? Qu'est devenu l'ordre royal qui abolissait la torture ? Mais que sont devenues les traités et les conventions... Où est la voix qui s'élèvera aujourd'hui ?... » (Editions Pleiade, Gallimard. P. Valéry, T. 1).

Ce texte est tiré du discours prononcé à la Sorbonne le 10 décembre... 1944, par Paul Valéry, à l'occasion du 250e anniversaire de la naissance de Voltaire. Après quarante ans ces propos conservent leur entière **actualité.** Le cynisme n'a cessé de gagner dans l'ordre international et pour ce qui est de l'adoucissement de la propre nature de l'homme, un regard sur le monde actuel...

En littérature, l'année écoulée aura été l'année George ORWELL, auteur entre autres œuvres du célèbre roman d'anticipation sur une future société totalitaire, « 1984 », écrit à la fin des années 40 aux environs de Londres. « Ne permettez pas que cela arrive, cela dépend de vous », disait Orwell, qui a longtemps hésité sur le choix du titre de son livre, soit « 1984 » soit « The fast mann in Europe » (Le dernier homme en Europe).

Cette société fantasmée par l'écrivain ne s'est heureusement pas réalisée, mais peut-on nier que les prémisses en existent ici ou là dans le monde ?

Correspondant de guerre à la fin du deuxième conflit mondial, nous devons à George Orwell ce portrait d'un bourreau S.S. arrêté.

« ... Mis à part l'aspect dépenaillé, mal nourri et mal rasé qui caractérise en général tous les individus qui viennent d'être capturés, celui-ci était un spécimen rebutant, mais il n'avait pas l'air brutal ni en aucune façon effrayante : névrosé tout au plus et même intellectuel, à un certain niveau inférieur. Ses yeux pâles, au regard fuyant, étaient déformés par d'épais verres de lunettes. Il aurait aussi bien passer pour un curé défroqué, un acteur ivrogne ou un médium-spirite. J'ai rencontré des gens de ce type-là dans des pensions modestes à Londres et aussi dans la grande salle de lecture du British Muséum. Manifestement il ne devait pas jouir de tout son équilibre mental — probablement était-il sain d'esprit... Ainsi le bourreau nazi de notre imagination, le personnage monstrueux contre qui nous avions combattu toutes ces dernières années, se réduisait maintenant à cette minable épave dont le besoin le plus manifeste n'était pas de recevoir son châtiment, mais bien quelque traitement psychologique ».

(Simon Leys, in Commentaire n° 25).

En somme, un bourreau très ordinaire, un déséquilibré qui relèverait de la « maison de santé »... ? A l'évidence, Orwell ne semble pas avoir discerné ce qui faisait la spécificité profonde du bourreau S.S. ! Vaincu, dissimulé dans un groupe, il pouvait certes, au premier regard, avoir l'air d'une épave, tout comme un autre. Mais vainqueur, le revolver ou le fouet à la main, dans l'exercice de ses fonctions, surhomme chargé de réduire les individus ou les groupes « inférieurs » qui lui étaient livrés, ne ressemblait-il pas, et au-delà, au personnage qui avait fait se lever contre le régime qui l'avait produit, tous les hommes d'Europe épris de dignité et de justice ?

Contrepoint oblige, l'actualité et la justice précisément nous conduisent à rappeler la mémoire d'autres allemands, hommes et femmes, jeunes et vieux qui, au nom d'un idéal de vérité politique, religieux, humaniste ont, certains dès 1933, souffert dans les prisons et dans les camps de leur pays, subi la hache, le croc, le poison ou le plomb — dans le silence et le secret, dans l'indifférence ou l'ignorance. Comme une double mort...

Longtemps minimisée, à raison même de l'immensité des crimes nazis dont le peuple tout entier devait être tenu pour responsable, la réalité de cette résistance intérieure allemande, civile et militaire, est aujourd'hui reconnue historiquement et politiquement.

J. T.

La gazette de Heide

Qui se souvient en Allemagne Fédérale du géfang français qui chargeait les poubelles sur la charrette dans les rues de la ville ou du commis de culture coiffé du calot kaki à sigle K.G.F. ?

Personne... ou plutôt, aucun citoyen NE VEUT s'en souvenir.

Vous en jugerez par vous-même en lisant la lettre que m'adresse Roger MARQUETTE, 6, rue Jean-Jaurès, Berteaucourt les Thennes, 80110 Moreuil.

Tout d'abord quelques éclaicissements :

Les descendants de mon « Bauer » avec lesquels j'entretiens d'excellentes relations » auraient voulu avoir la traduction d'une partie de mon livre non encore édité à l'heure actuelle « Les années tristes » concernant mon séjour chez eux ».

J'eu l'idée de proposer 18 pages « censurées » au journal local de Heide, pensant pouvoir intéresser la population jeune n'ayant pas connu la guerre et ses sévices.

Voici la réponse que ce canard donna à MARQUETTE :

Berteaucourt, le 8-8-84. Nous rentrons tout droit de Heide où, comme je l'avais promis à Jean, nous sommes passés au journal et avons proposé l'insertion de ses feuillets dans ses colonnes.

Tu vas certainement être déçu, mais nous nous sommes heurtés à une fin de non recevoir.

On nous a fait gentiment remarquer qu'il s'agissait de faits remontant à plus de 40 ans et qui ne **sauraient intéresser** les générations actuelles puisque la majorité de ceux qui ont connu cela ne sont plus de ce monde.

Ils vivent à l'heure américaine et le Coca-Cola est roi et « tout ce qui peut leur rappeler les années mauvaises est automatiquement banni ». Tu ne retrouverais plus le Heide que tu as revu en 65-67. Encore moins celui de ta captivité : les MOORS (1) qui entouraient la ville ont disparu remplacés par des lotissements.

Pour aller à Büsum ou à Husum on ne traverse plus la ville, une rocade démarre un kilomètre avant pour aboutir à Gruntal (2).

Tout le centre de la ville est interdit à la circulation auto ; on élargit même la zone piétonnière à la Schumacherort menant au cimetière. Nous y étions samedi dernier et le spectacle qu'offrait la Friedrichstrasse était unique, on se serait cru revenu à des décades en arrière, presque à l'époque des saltimbanques. Un brouhaha indescriptible, des chanteurs avec leur guitare (tu aurais eu ton petit succès) (3), avec une exposition de voitures anciennes retapées et brillantes comme si elles sortaient de l'usine. Un fac-similé du Kaiser (4) avec son superbe casque à pointe se promenait entre les badauds sur la place du marché grouillante de monde.

J'avais envie de me frotter les yeux et me demandais si je ne rêvais pas ; moi qui ne retrouvais plus rien de ce que j'avais connu pendant 5 années où j'avais arpenté les rues de la ville derrière la benne à ordures municipale.

Et MARQUETTE d'ajouter, désabusé :

— Vois-tu, Jean, il faut être réaliste et convenir que les choses de la captivité ne concernent plus que nous, et c'est fort bien ainsi puisque c'est devenu notre seule propriété.

Conservons-là avec cette belle amitié qui en est devenue la RESULTANTE.

ET VOILA... Fin de citation.

Que ceux qui doutent du « HITLER, CONNAIS PAS ! » ouvrent les yeux.

⁂

Je visitais une exposition de peinture à Dijon, organisée par de jeunes allemands. « Bescherelle » en main, ils conversaient volontiers avec les visiteurs en un français laborieux. M'étant approché d'eux, je les complimentais en allemand sur leur travail. Ils me demandèrent où j'avais appris leur langue sans accent.

— Chez vous, en captivité, leur répondis-je.

Un seau d'eau froide leur tombant sur la tête n'aurait pas mieux agi. Regards consternés et fuyants remplacèrent les sourires avenants... et puis l'un d'eux réagit et déclara :

— Das ist vorbei (c'est du passé), et l'on reparla peinture.

Hé oui, pour eux...

⁂

La réunion annuelle de 1985 aura lieu à Maules (Yvelines), le 5 juin, un jeudi, et sera organisée par Francis FEILLET, Curé de cette paroisse. A son sujet, je fais une rectification, il n'était pas notre prêtre en captivité, mais grand séminariste.

Nous invitons notre ami Pierre SOUCHE à se joindre à nous, en tant qu'ancien aumônier.

Je vous laisse, chers ami (es) en espérant vous avoir un peu intéressés.

Ecrivez-moi, car, par habitude, je guette tous les jours le facteur.

---

(1) Terrains marécageux et incultes.
(2) Lieu-dit.
(3) Merci.
(4) De lui on se souvient en R.F.A.

● A TERRAUBELLA : Cher Ami, tu as des collaborateurs ignorés. « Le Verruk et le gefang »... paru dans Le Lien était de Fr. VEINHARD, mais conté par moi.

Jean AYMONIN.
27641 - X B, X A.

COURRIER DE L'AMICALE

L'automne n'est guère favorable au Courrier de l'Amicale. C'est vraiment la saison creuse. On se repose pour affronter l'hiver... et les vœux de Bonne Année pour 1985. Ensuite, selon la marche du temps, ce sera de nouveau le calme plat. L'éclaircie après la tempête d'hiver. Il est impossible de publier en trois mois le courrier et les chèques reçus en fin d'année 1984 et début 1985. Il y en a trop. Aussi ai-je résolu le problème en étalant sur l'année tout ce courrier. Ce qui peut paraître bizarre à mes correspondants de voir publier en juillet des vœux de Nouvel An. Mais le principal, le Courrier de l'Amicale, n'est-il pas la publication du message, que ce soit tôt ou tard !

A partir de janvier 1985, votre courriériste va transmettre ses pouvoirs à son successeur, à notre ami Robert VERBA, dont vous avez pu apprécier les multiples talents de conteur, d'humoriste, et de cruciverbiste... Vous voyez que ce n'est pas n'importe qui, l'ami VERBA ! Vous pourrez vous confier à lui comme vous vous êtes confiés à moi, pendant 40 ans... bail que je lui souhaite d'aussi longue durée !

Le temps, hélas, fait lentement, mais sûrement, son travail d'élimination et on ne peut rien contre l'érosion des années. L'approche des 80 ans est un élément suffisant pour m'autoriser à passer le flambeau. Mais je le passe en bonnes mains, celles de l'ami Robert, en qui j'ai toute confiance pour mener à bien la tâche qui lui est confiée. On n'abandonne pas aussi facilement une œuvre qu'on a tenue à bout de bras pendant tant d'années. Aussi resterai-je parmi vous et surtout parmi ceux qui modestement ont fait l'Amicale telle qu'elle est maintenant, vous que j'ai appelé les « mainteneurs », appellation qui faisait tant plaisir à notre regretté ami le Père Jean VERNOUX, vous qui avez pris en charge, dès le début, de rassembler vos camarades de kommando qui en avez fait de petites amicales dans la grande. Merci à vous, chers amis, qui m'avez apporté tout au long de mes années de « rubrique du Courrier », tant de sympathie et tant d'amitié. La roue tourne... et Le Lien, ce fidèle messager, continue sa route, en me laissant sur le bord du chemin d'où je pourrai voir sa marche triomphale vers les sommets de l'amitié, avec un petit pincement au cœur mais aussi avec la joie de le savoir en bonnes mains.

Avec les amis TERRAUBELLA et VERBA, et tous ceux qui continuent les ROSE, MARTIN, LAVIER, LENHARDT, DUCLOUX, VIALARD et tous les autres que je m'excuse de ne point nommer car ils sont trop nombreux, Le Lien poursuivre son chemin qui est encore long, bien long. Et comme me l'a écrit l'un d'entre vous, ce n'est point un adieu mais... un au revoir.

Merci à tous.

Henri PERRON.

Notre ami **Maurice LECOMPTE,** de Varennes-sur-Loire (49), dont vous trouverez la rubrique de ses kommandos dans ce numéro du Lien, tout en prenant des nouvelles de ma santé, ce dont je le remercie bien vivement, me fait part que depuis janvier 1984, il était à l'inaction par suite de maladie. Cela va mieux maintenant mais avant il a beaucoup souffert. Aujourd'hui son état s'améliorant grandement il peut marcher avec une petite canne de soutien pour une balade journalière et visiter son jardin. « Et, dit-il, je suis sur la bonne pente, mais à 64 ans, je n'attendais pas ça ! Je dois payer mes 5 mois de Heuberg et les représailles du kdo de Sigmaringen, transféré à Ludwisburg, et j'étais le plus jeune des P. G., à l'époque : 20 ans ! C'est toujours avec intérêt que je dévore Le Lien... donc meilleure santé et bonne continuation pour Le Lien... »

Merci à l'ami LECOMPTE de ses bons souhaits, avec mes meilleurs vœux de bonne santé pour lui. La captivité, hélas, ne nous a pas laissé que des souvenirs heureux que nous aimons à nous raconter, il y a aussi les mauvais traitements, le travail forcé, les humiliations physiques et les coups, les privations... et à 20 ans cela laisse des traces qui se mettent à jour plus tard. Pour moi, c'est une blessure de guerre qui semblait ne pas avoir laissé de trace et qui se réveille 45 ans plus tard ! Enfin il faut vivre avec !

Notre ami **REYNAL Jean,** 10, rue Porte Fourny, 33220 Ste-Foy-la-Grande a fait une demande d'invalidité à 100 % sur les conseils de notre regretté ami Henri STORCK. Quant à la demande concernant le rhumatisme, arthrose, qu'il s'informe auprès de son médecin traitant. Si l'origine a été constatée en captivité il a droit à pension. Nous lui souhaitons meilleure santé et bonne réussite dans sa tentative. Il se recommande tout particulièrement de RYSTO et des camarades dont il a perdu les noms du kommando de Ballingen et ceux du Stalag V B de Villingen.

Notre ami **Moria GENOIX,** d'Aix-en-Provence, nous demande s'il peut avoir l'espoir de lire dans Le Lien de Novembre les nouvelles qu'il a donné fin octobre. Tu as dû toi-même en prendre connaissance dans Le Lien de novembre. La nouvelle du décès de notre ami KINOWSKI est arrivée trop tard pour être publiée dans Le Lien d'octobre. Nous espérons te voir parmi nous le 24 mars 1985 avec Delphine.

Notre ami **BOURDES Ernest,** 55, rue des Petites Landes, 22100 Dinan, nous écrit : « Suite à l'article du Lien où j'envoyais mes amitiés à tous les camarades, j'ai eu des réponses rapides qui m'ont beaucoup aidé dans ma situation actuelle. Je suis toujours malade et ma femme actuellement hospitalisée et opérée du 9-11-84. Maintenant cela va un peu mieux... et j'espère que la prochaine lettre vous donnera de meilleures nouvelles. J'adresse mon fraternel salut à tous les amis des V B et X ABC, ainsi qu'au Comité directeur qui me donne beaucoup de nouvelles de mes anciens amis P. G. Sincères amitiés ».

Notre ami **ALAUX Roger,** V B, Rieux-Minervois 11160, nous écrit : « A qui confier ses peines si ce n'est pas à la grande famille fraternelle des Prisonniers.

En effet, j'ai eu le plus grand malheur de perdre ma chère femme, le 24 août 1984, après une longue maladie (paralysie).

C'est très dur à notre âge (81 ans) de se séparer d'une compagne avec qui on a vécu de longues années.

J'ai tenu, mes chers camarades à vous faire part de ce décès ».

A notre bon camarade Roger ALAUX, nous adressons pour le Comité directeur et Le Lien, nos sincères condoléances.

Les paroles sont vaines quand la peine est immense et nous comprenons très bien la douleur de notre camarade. Nous arrivons, maintenant dans l'âge critique pour les anciens P. G. Avec nos compagnes, nous avons vécu 40 années à la sortie de notre enfer, années embellies par notre amour. Et maintenant, la mort sépare le couple et celui qui reste est désemparé. C'est la loi de la vie. Nous partageons la peine de notre camarade.

Notre ami **BARON Jean,** 97 ter, rue de Bellevue, 92100 Boulogne-Billancourt, serait heureux d'avoir des nouvelles de son camarade PARENT Régobert qui habitait dans le Nord. « Le dernier kommando où nous étions ensemble était à Neunbourg (qui dépendait du Stalag X B) en compagnie notamment de BEAUMONT et STORCK. Je l'ai revu tout de suite après-guerre, il était dans l'armée ».

Il remercie à l'avance, le ou les camarades qui lui donneraient des nouvelles.

Notre ami, **Mgr Robert PETIT,** Prélat de Sa Sainteté, Aumônier des Augustines, 23, rue Edouard Charton, 78000 Versailles, nous signale le décès d'un ancien du X C : Georges MITTAUX, cultivateur à Abaucourt-les-Soupleville 55400 Etain qui n'est pas adhérent à l'Amicale. D'autre part, notre ami Robert PETIT a omis de porter le nom du sanitaire du 150e R.I. Nous ignorons si ce dernier fait partie de l'Amicale.

Aux familles de ces camarades disparus l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Notre ami **Adan SKOCZOWSKI,** 5331 Sundance Drve, Livermore, CA 94550, de sa lointaine Amérique nous adresse son amical bonjour et nous remercie pour l'envoi du Lien qu'il reçoit régulièrement.

Notre ami SKOCZOWSKI nous avait, il y a quelques années, promis une visite à nos bureaux. Il n'a sans doute pas eu l'occasion de tenir sa promesse car nous ne l'avons pas vu. Peut-être viendra-t-il pour le 40e anniversaire ? Amicales pensées de nous tous à notre ami Adan.

Une lettre de notre ami **Henri NOEL,** 2, rue Pierre Pétri, 06000 Nice, nous donne des nouvelles des amis DUBELLEY Emile et MOUFFLET René. Tous les trois ils forment un trio de vrais copains. Ils se connaissent depuis leur incorporation du 4 novembre 1938 et cette amitié, née de cette rencontre, est toujours aussi vivace.

Suite page 4.

COURRIER (suite)

Ils étaient au banquet de Joyeuse avec nos amis du Gard en 1983. Notre ami NOEL nous signale que l'ami DEBELLEY est hospitalisé à Lisieux et son état serait assez critique. Nous souhaitons à notre ami DUBELLEY une meilleure santé ainsi qu'un prompt retour à son domicile. Le trio des copains doit continuer, au complet, ses réunions amicales.

Notre ami **René QUINTON,** 42, Côte Saint-Louis, 92380 Garches, adresse à tous les camarades son amical souvenir et à l'équipe de rédaction et administration ses remerciements et surtout des félicitations pour le vif intérêt des publications du Lien.

Notre ami **André CHABERT,** 16, rue Docteur-Calmette, 38000 Grenoble, adresse ses cordiales salutations à l'équipe dirigeante du V B.

Une communication téléphonique de notre ami **René BONNAULT,** de Saint-Germain-du-Puy, de passage dans la région parisienne pour nous dire que tout va bien et prendre de mes nouvelles. Merci ami René. Les anciens du Waldho sont toujours là !

URGENT

Notre ami PETIT André, 3 bis, Avenue Georges Clémenceau, 51100 REIMS (téléphone 85-01-38), **recherche** pour son grand fils, actuellement dépressif, studio ou 2 pièces, en vue séjour 8-10 jours en montagne, Jura ou Alpes, première quinzaine février.

Qui peut dépanner notre copain ? Contactez-le vite. Merci.

CARNET NOIR

En septembre Mme GEHIN et moi, avons fait un séjour d'une quinzaine de jours à travers la Bretagne.

Sur la route du retour vers la capitale nous nous sommes arrêtés à Nort-sur-Erdre, près de Nantes, pour aller saluer notre ami Jean FAURE et sa femme « Mimi » retirés dans cette région depuis quelques années. Nous avons trouvé Jean assez malade et sortant d'un séjour à l'hôpital.

Nous avons passé 2 heures avec nos amis et promis de leur téléphoner pour avoir de leurs nouvelles. Au cours du mois d'octobre nous avons téléphoné plusieurs fois mais pas de réponse. Enfin le dimanche 4 novembre nous avions « Mimi » au bout du fil, elle nous a mis au courant de la triste nouvelle, Jean FAURE était décédé le 22 octobre. Il avait 82 ans et il avait fait don de son corps à la science.

Que Mimi FAURE et ses enfants trouvent ici de la part de tous les Membres de notre Amicale nos fraternelles et bien sincères condoléances.

E. GEHIN.

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de notre ami André BURNEL, X ABC, Combattant de 14-18 et de 39-45, survenu le 18 novembre 1984, dans sa 86e année.

Les obsèques se sont déroulées à Sainte-Barbe sur Gallion, le 23 novembre.

André BURNEL fait prisonnier en juin 1940, fut affecté au camp de Sandbostel, Stalag XB. Il fut libéré en 1941 comme Ancien Combattant de 14-18. Dès son retour à Paris, où il exerçait le métier de restaurateur, il entreprenait de rassembler les libérés des Stalags X ABC, et il créa le premier centre d'entraide des X ABC dont il devint président. Son action, en faveur des P. G. fut très bénéfique et le centre d'entraide des Stalags X ABC n'eut pas de plus fidèle animateur que notre ami André. A la libération, les camarades P. G. des X libérés, trouvèrent ainsi une Amicale toute prête à les accueillir. Sous l'égide de son premier président, André BURNEL, elle ne cessa de prospérer. Il dut par la suite, abandonner son poste, pris par son travail de restaurateur. Il fut désigné par ses camarades, Président d'Honneur de l'Amicale X ABC. Après la fusion des Amicales V B et X ABC il fut nommé Président d'Honneur de l'Amicale V B-X ABC, avec notre ami Jules FRANTZ, ancien Président de l'Amicale V B. Il s'était retiré, il y a quelques années dans sa propriété de Ste-Barbe sur Gallion.

Le Comité Directeur de l'Amicale et Le Lien adressent à André FOLLAIN, son filleul, ainsi qu'à toute sa famille leurs sincères condoléances.

Le Vice-Président Pierre PONROY, représentait l'Amicale aux obsèques.

H. P.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

SIGMARINGEN - ENGELSWIES

Chers Amis.

C'est une tradition bien respectable d'offrir ses vœux à l'aube d'une année nouvelle, à mes deux kommandos, plus que tout autre je me dois d'y être fidèle.

A défaut de pouvoir, toutes et tous, vous rencontrer et vivre en direct avec vous cet instant chaleureux de souhaits mutuellement offerts et traduits dans ce langage qui semble devoir être éternel : **« Bonne et heureuse année »** je vous le joins par écrit.

J'offre d'abord toute mon affection et mon modeste concours, s'ils en ont besoin, à celles et à ceux que l'année 1984 a particulièrement éprouvés et à qui je peux immédiatement souhaiter des lendemains ensoleillés. A leur intention je dirai simplement : **Courage, chers amis.**

A tous les autres, je souhaite de vivre 1985 au chaud de la tendresse familiale en même temps qu'au plein vent de tout ce qui agite notre monde.

1984 n'apporte aucun décès dans cette rubrique.

Nos malades sont redevenus bien portants, et votre serviteur est sur la bonne voie, ayant abandonné, enfin, ses deux cannes.

Jean et Simone ALI ont beaucoup voyagé cette année. Ils arrivent des Vosges où ils ont rendu visite à Raymond et Alice WELTE, de La Bresse. Ces derniers sont venus deux fois me voir, dont une avec LAMY du kdo de Kranckenwies. WELTE vient tous les ans en Anjou pour la récolte des asperges chez sa fille Maryvonne. J'ai eu la joie de recevoir, pendant dix jours, André et Raymonde GUENIOT, de Romilly. Que de bons moments nous avons passés ensemble.

Puis j'ai également eu la visite de Lucien LAIGNEL, du Havre, qui a la nostalgie des vendanges saumuroises où il fait son stock annuel de Champigny. Par lui je sais que Germaine et Marcel AUBERT, de Beauvais vont bien, et je les invite à faire une halte chez moi, en allant chez leurs enfants à Toulouse.

Chez les amis du voyage en Corse, j'ai d'excellentes nouvelles de Jean Le QUELLEC, de Carnac, chez qui vous pouvez déjà faire des réservations pour les vacances 1985, il a huit logements à disposer. Adressez-vous à : Jean LE QUELLEC, 12, Chemin de Pouldevé, 56340 Carnac, Tél. : (16) 97-04-05. Même les curistes du moderne centre de thalassothérapie peuvent louer en inter-saison.

Pour vous tous, chers camarades, et pour nos deux kdos, que 1985 soit en tout points une **Bonne et heureuse année** ainsi que pour les épouses de nos camarades décédés, Mmes RAPINAT, DOREAU, ROSSIGNOL, KAUFFMANN et STORCK.

Maurice LECOMPTE.
49870 Varennes.

Le coin du sourire :

KOMMANDO 528 MOLNN

« J'ai fait la grève étant prisonnier en Allemagne »

Notre ami André GOT nous a envoyé une petite anecdote qui, je le pense, peut figurer avec bonheur dans notre « Coin du Sourire ». Aussi c'est avec le plus grand plaisir que je lui cède la place, et si parmi vous, chers fidèles lecteurs, certains ont en réserve quelques faits spécifiques à nous communiquer, qu'ils n'hésitent pas à nous les envoyer... Cela nous rappelle tellement de souvenirs... Merci à l'avance.

Robert VERBA.

Après une triste déroute, nous voilà partis pour l'Allemagne en traversant la Belgique et la Hollande en wagons américains. Wagons à bestiaux bien sûr. Ces wagons avaient ceci de particulier, c'est qu'ils étaient moins longs que les wagons français, si bien qu'à 56 la place était très mesurée.

Un camarade eut l'idée de nous placer tête-bêche, comme des sardines ; les narines en prenaient un coup, mais nous n'étions pas à cela près... Malheureusement il manquait 4 places. Qu'à cela ne tienne, nous fîmes des hamacs que nous accrochâmes au plafond.

Quand les allemands ouvrirent les portes ils furent assez surpris... mais ne firent aucune réflexion.

Après deux jours de voyage le train s'arrêta et les allemands, pleins de douceur, nous firent sortir à coups de crosses de fusils, et nous voilà partis pour Sandbostel avec tous nos vêtements et notre matériel pour une promenade de 14 km.

Dieu que nous étions bêtes. Quand nous sommes partis du camp (comme disait Charles Trenet) nous étions légers... légers... légers...

Quelques jours après je fis partie d'un groupe de quatorze prisonniers rassemblés pour le départ. Les camarades nous disaient : « Vous êtes les bretons, ils vont vous libérer ». Moi qui suis normand, je savais à quoi m'en tenir...

Nous arrivâmes à Ratzebourg, une petite ville charmante au bord d'un lac. Accueillis par des wallons, qui nous ont prouvé qu'ils étaient plus français que certains français, nous eûmes droit à de la soupe aux pommes de terre et aux rutabagas.

Ceci se passait un vendredi et le samedi matin, nous partions pour décharger une péniche de briquettes de charbon.

LA GREVE

Bien sûr, la grève, j'y arrive. Nous voilà donc rendus au bord du canal et nous aperçûmes la péniche en question. Elle était magnifique, mais ce qui était dedans l'était moins ! Il fallait mettre ces briquettes de charbon en sacs et les porter sur la berge ; évidemment, étant rectangulaires elles pouvaient s'empiler, alors que des boulets n'auraient pas eu le même avantage ; mais les boulets ne rentrent pas dans les côtes.

Après avoir travaillé le samedi et le dimanche toute la journée nous nous plaignîmes aux wallons. Ces derniers nous répondirent : « Oui, bien sûr, mais vous avez un casse-croûte supplémentaire le matin et l'après-midi parce que c'est un travail dur ».

Comme nous n'avions rien eu, je suis allé réclamer auprès de l'employé allemand qui m'a répondu (en se touchant le front !) qu'il n'était pas d'accord.

Très vite, nous avons appris les mots allemands : « Nich essen, nich arbeit », ce qui m'a permis de les dire à notre surveillant... puis j'ai demandé aux camarades d'arrêter le travail et nous nous sommes allongés sur la berge.

Pour la compréhension de mon petit récit et de mon action de meneur de grève, il faut dire que j'étais inscrit comme chauffeur et, en Allemagne et chez ces gens là, cela a une supériorité sur les autres.

J'ai cru que notre homme allait étouffer ! Il est allé trouver le gardien qui nous avait amené, lequel lui a fait comprendre que cela n'était pas son travail, qu'il était là pour garder les prisonniers et non pour les faire travailler.

Furieux, l'employé partit en ville et revint avec un capitaine. Il est assez fréquent que les allemands parlent le français et c'était le cas pour ce dernier. Je lui expliquais donc que nous faisions un travail pénible, que nous étions sous-alimentés, et qu'il était convenu que nous devions avoir un casse-croûte matin et après-midi. L'officier donna l'ordre à l'employé d'aller chercher ce qui nous était dû et partit.

Le surveillant nous demanda donc de reprendre le travail en attendant qu'il aille chercher les casse-croûtes. Réponse : « Nich essen, nich arbeit ». Rouge de fureur, prêt à toutes brimades, je ne sais comment cela se serait terminé si notre gardien n'était pas arrivé.

Lorsque nous eûmes les victuailles (petits pains et gâteaux) nous prîmes notre temps pour nous restaurer avant de reprendre le travail.

Nous n'avons plus revu notre surveillant, et avons cru comprendre qu'il était parti en camp disciplinaire. Les allemands ne pardonnent pas les vols (il gardait l'argent pour lui !).

Quelques jours plus tard nous étions envoyés à Molln, kommando gardé par des prussiens, de vraies brutes.

C'est là que j'ai eu mon ami VERBA comme homme de confiance.

André GOT. 68565 X B.
Molln in Lauenburg.

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance

(suite)

23 mai 1944

Il fait aussi froid qu'en janvier. C'est un temps qui nous pousse à la mélancolie. Comme chaque matin, nous fauchons une voiture d'herbe, pour les vaches, qui ne sortent pas, à cette époque de l'année.

Ce matin, il y a un service religieux, pour un soldat, de la commune, décédé des suites de ses blessures, sur le front russe.

L'après-midi, on charrie du purin, dans le verger, où l'herbe est déjà coupée.

Les arbres fruitiers sont en pleine floraison. Des corolles blanches poussées par le vent, se croisent en tous sens, tels des papillons.

24 mai

Le vent est toujours glacial Mon Bauer est parti au marché de Bérach.

Je graisse les harnais et les courroies et après le déjeuner, je vais faucher, seul.

Les pissenlits sont parvenus à maturité. Dans les prairies, la couleur jaune ne domine plus : des ombel-

lifères dressent leurs têtes blanches à côté des renoncules et des pâquerettes. Le vert tendre des bouleaux et des hêtres se détache sur l'ensemble sombre des sapins. Nous sommes dans la période, éphémère, durant laquelle la nature est vraiment splendide.

25 mai

Le soleil ne boude pas ce matin et ses rayons qui embellissent la campagne se mélangent avec toutes les gammes de la couleur verte.

De la ferme « neuve », où je suis, le coup d'œil est féérique. Un vaste panorama étale sa magnificence. Heinrichburg apparaît, blotti dans la verdure et ressemble, de loin, à un vieux château fort.

Caché dans un repli de terrain, Ezell ne se devine que par son clocher, au style baroque, qui dépasse nettement la cime des arbres. Quelques fermes agrippées au coteau, montrent les taches rouges de leurs toits et les prairies vertes qui les entourent.

Je ne sais si ce sont les années passées dans la commune qui provoquent un certain attendrissement ou la pensée d'un proche départ qui engendre une sorte de nostalgie, mais ce paysage, pourtant si connu, me paraît aujourd'hui, très attachant...

Je croyais que ce matin le quartier serait en effervescence. En effet, la voisine (la jardinière) se marie avec un garçon du pays. Mais, malheureusement, la noce a lieu dans la commune où réside le père de la mariée. Il était, autrefois, bourgmestre, à Ezell, mais des raisons politiques l'ont contraint à changer d'arrondissement.

De sorte que nous n'avons rien vu. Dommage ! Le cortège promettait d'être agréable à contempler. La mariée est, sans conteste, l'une des plus belles filles de la région...

Ce soir, au Lager, nous avons une discussion « intéressante » sur les différentes méthodes de dénicher les oiseaux ?...

Derenne, spécialiste de la question, nous donne quelques aperçus de son savoir. Lerocher, autre grimpeur expérimenté, rappelle des souvenirs de jeunesse, sans oublier de s'appesantir sur les nombreux succès qu'il remportait dans les fêtes foraines, en montant aux mâts de cocagne.

Derenne, ramène la conversation sur un terrain familier, en parlant du commerce des grenouilles...

Casimir, est allé aujourd'hui, à Bérach, pour obtenir le permis de conduire les tracteurs. Il a passé brillamment, l'examen et rapporté le précieux document.

26 mai

Dans l'après-midi, Le Prévot, qui est au repos, a vu arriver un nouveau Wachmann qui vient en remplacemnt. Le nôtre part en permission. Il a de la chance : juste pour la Pentecôte !

La nouvelle pièce de théâtre, que nous voulons jouer, est choisie. Ce sera « Le train pour Venise ». Elle va meubler les loisirs des cinq interprètes qui ont accepté un rôle : Bonfils doit incarner le personnage principal (l'amant, ou plutôt le futur amant), Minel sera le mari, Garderon l'héroïne, Le Prévot son père et Delis un valet de chambre.

Bien jouée, cette comédie devrait remporter un certain succès : l'intrigue est assez plaisante et de nombreuses répliques ne manquent pas de drôlerie.

L'inconvénient est que les rôles sont très longs pour des amateurs. Mais il y a deux ou trois mois de répétitions devant nous... Ne soyons pas pessimistes avant d'avoir commencé.

27 mai

Enfin, voici l'été. Ciel lumineux. Chaleur tropicale.

Le soir, nous souhaitons la fête à Bonfils, bien qu'elle soit passée depuis 1 mois. Mais, on n'y regarde pas de si près. Les bouquets de fleurs se trouvent facilement, à l'époque où nous sommes.

Puis on se tourne du côté de Derenne, qui a le caractère, le meilleur de tous. On peut le plaisanter, le railler, l'accabler de moqueries. Il ne se fâche jamais et il est le premier à rire des traits qu'on lui décoche. Nous nous relayons, pour le persuader de contracter un engagement dans les S.S. « Pour les bottes, le ceinturon et la tête de mort avec les tibias entrecroisés ! » Et peut-être l'espérance de devenir tambour-major ! »..

Notre Derenne se contente de hausser les épaules, en répétant : « Ils deviennent complètement cinglés ! »

Pour varier un peu, on s'apitoie sur sa destinée qui l'a fait naître 200 ans trop tard. « Avec ton faciès et ta taille, quel beau corsaire tu aurais fait au temps de Louis XIV ! »

La flibuste, la Mer des Caraïbes, les combats à l'abordage, tout y passe. Là, Derenne rit franchement. Ses yeux brillent de satisfaction. Les corsaires, c'est son « dada » favori. Il exulte, dès qu'on prononce le nom de Surcouf. Son ratelier en fait des soubresauts.

Lerocher, qui a retrouvé son humeur guillerette, nous dévide, une partie de son répertoire, pour terminer la soirée. Il se confine, de plus en plus, dans la chanson ordurière.

28 mai

Beau dimanche de Pentecôte. Le kommando de Bérach a organisé une fête sportive, seul Lerocher y est allé (30 km aller et retour) si on l'avait empêché de partir, il aurait fait une maladie, car il a à Bérach, ce qu'il appelle son « âme sœur ». En fait, une polonaise qui a travaillé dans la même ferme que lui et qui est maintenant serveuse dans une auberge.

D'après une lettre de Poulain, envoyée à Honoré, nous avons des nouvelles de Marlaud, qui au début de la captivité, faisait partie de notre groupe.

Il est ou il était à Ludwigsburg, musicien de la troupe théâtrale.

29 mai

Lundi de Pentecôte. Tous les jours, dimanches ou fêtes il faut couper de l'herbe pour le bétail, qui reste à l'étable jusqu'à l'automne.

Nous partons en promenades, par groupes de six, d'après les ordres reçus de la compagnie.

Premier arrêt, dans une ferme, bâtie dans un creux de terrain. Notre camarade Clavie, que nous ne voyons que rarement, (la ferme est très éloignée de notre Lager principal) nous reçoit d'une façon somptueuse : café, gâteaux, eau de vie. Il est pratiquement patron et travaille comme il le faisait dans sa propre ferme, en France. Ses employeurs sont des gens, tout à fait, sympathiques.

La salle commune est très vaste. On y voit des boiseries jusqu'à mi-hauteur, des bancs adhérents à la cloison, un crucifix pâli par le temps, un fourneau monumental et des portraits de soldats de la guerre 1914-1918.

Avant de quitter les lieux, nous devons visiter « obligatoirement » les écuries. Clavier a six chevaux et il se lève tous les jours à 5 heures du matin.

Deuxième arrêt : une autre ferme située à une altitude plus élevée. C'est là que travaille le P. G. Lunet.

De là on peut contempler un vaste panorama qui s'étend très loin et ne manque pas de beauté.

Arnold, qui a effectué, ici, ses débuts de Baouer se faufile dans la cuisine, dans un but intéressé.

Un autre P.G., Soler, loge avec Lunet, dans un bâtiment écarté. La chambre où ils couchent est assez sordide, d'apparence.

Sur le chemin du retour, nous chantons à pleine voix, à travers la campagne.

Un incident regrettable s'est produit hier soir, dans un village proche.

Des garçons, appartenant aux jeunesses hitlériennes bivouaquaient dans un pré.

Le gendarme du lieu se trouvait près d'eux, quand vinrent à passer des Polonais. A la vue de l'uniforme, ces derniers se mirent à courir à pleine haleine. Sommés de s'arrêter, ils se mirent à augmenter l'allure. Le gendarme déchargea, alors, son revolver dans la direction des Polonais. Une balle atteint l'un d'eux dans la région du foie. Transporté à l'hôpital, le blessé est décédé ce matin.

30 mai

Grosse animation, aujourd'hui à Ezell. L'ancien patron de Poiret se marie avec une fille de Schussenried. Le marié a 54 ans et son épouse 20 ans de moins. D'après Derenne, qui a vu le cortège, la noce avait grand air.

Notre gardien est parti à Villingen, pour 3 jours. Je suppose qu'il a été convoqué pour le jugement de Schulz. Son remplaçant a une bonne figure réjouie, avec des lunettes rondes.

31 mai

L'enterrement du Polonais, tué avant-hier, a eu lieu ce soir, à 6 heures. Tous ses compatriotes des alentours avaient reçu l'autorisation d'accompagner le corps jusqu'au cimetière. Le gendarme assistait, également, aux obsèques, mais il était escorté d'une douzaine de policiers, porteurs d'un brassard.

On a d'ailleurs remarqué que ceux-ci ont gardé, constamment, leur chapeau sur la tête.

De nombreuses couronnes de verdure recouvraient le cercueil. A l'issue de la cérémonie, le gendarme a réuni les Polonais, sous les marronniers et leur a fait une allocution, sans doute pour justifier ses agissements.

Pour l'instant, le calme semble régner sur le front Est. Par contre, en Italie, les Américains et les Français ont déclenché une violente offensive...

On parle toujours du débarquement !

1er juin

La bataille fait rage autour de Rome. On annonce déjà que la Ville Eternelle est tombée aux mains des Américains. C'est probablement une nouvelle prématurée ! Toujours est-il que les journaux font mention de violents combats dans les monts Albains.

2 juin

Le gardien est revenu du Stalag. On lui a proposé, dit-il, un emploi de greffier, près de l'officier de Justice.

3 juin

Temps gris. On prépare la plantation des pommes de terre.

4 juin

Le beau temps revient. Gare à la semaine prochaine ! La fenaison nous guette !

5 juin

Nuit agitée. A 3 heures du matin, le gardien apparaît, la figure torturée et les yeux égarés. Il nous dit qu'il souffre atrocement. Garderon va chercher le docteur, qui vient aussitôt.

Nous partons, le matin, de notre plein gré, car le gardien nous laisse bien tranquilles.

Le temps menace, un orage se prépare, mais la pluie tant désirée, pour les betteraves, ne se décide pas à tomber.

Notre Wachmann est un peu remis de son malaise nocturne. Mais il a une triste mine. Il ingurgite, constamment, des drogues de toutes sortes, qui l'empoisonnent à petit feu.

Les troupes alliées progressent, toujours, en Italie, à vive allure. Ils sont maintenant aux portes de Rome.

6 juin

Comme mise en train, nous allons sortir de l'écurie, la jument d'un voisin, qui est morte aux premières lueurs de l'aube. Pour continuer les réjouissances, on va taper sur des mottes, dans un champ de betteraves.

Le soir, Lerocher nous relate une mésaventure qui lui est arrivée à Sfax, en Tunisie, alors qu'il était détaché au service d'ordre, un jour de recrutement.

Enervé, par suite de libations, il injuria un notable, qui par malheur était le Caïd du lieu. Un rapport d'un officier de Spahis, l'avait mis dans une fâcheuse situation. Ce fut un commandant qu'il connaissait, qui le tira d'affaire avec beaucoup de peine.

Rome est tombée ! Les Allemands l'ont évacuée sans combat.

Cette fois, le sort en est jeté ! L'invasion a débuté la nuit dernière. Des Américains et des Anglais ont pris pied sur le sol français.

7 juin

Les conversations ont, comme unique sujet, cela va sans dire, « le Débarquement ». Bien que les nouvelles soient encore imprécises, on sait tout de même, que les troupes du Général Eisenhover ont abordé la côte, en plusieurs points.

Un bombardement massif, des lancers de parachutistes, puis des tirs de l'artillerie de marine ont précédé l'opération.

On cite des chiffres invraisemblables, relatifs au nombre des avions et bateaux employés.

Le communiqué allemand n'a pas un accent de victoire. Il fait mention de combats à Caen et Carentan... La pauvre Normandie va être dans un bel état.

8 juin

Des averses persistantes sont poussées par un vent glacial. Cela ne nous empêche pas de repiquer des choux-raves. Quand il pleut trop, on se met sous des arbres, mais à la moindre accalmie, on revient dans le champ. Et dire que c'est aujourd'hui la Fête Dieu !...

Notre gardien est entré à l'hôpital. C'est un très jeune soldat qui le remplace.

L'invasion s'étend de tous les côtés. Le mur de l'Atlantique n'a pas l'efficacité qu'on lui prêtait !...

9 juin

Peu de nouvelles sur les opérations qui se passent en France. L'autobus qui apporte le courrier ne vient plus que 4 jours par semaine.

10 juin

Toujours la pluie. La vraie pluie d'été qui tombe lentement et sans bruit. On étale du foin, coupé depuis une semaine, juste au moment où il se met à pleuvoir (Les baoueurs ont de ces idées !)

Le bourgmestre vient de vendre ses deux chevaux, mais il s'est entendu avec un fermier pour que celui-ci continue à cultiver ses terres. D'autre part, il va acheter des vaches pour que ses filles ne partent pas travailler ailleurs. De ce fait, Arnold, son prisonnier, va certainement changer d'employeur.

11 juin

Des trombes d'eau continuent à dégringoler du ciel. La procession qui devait avoir lieu en honneur de la Fête Dieu, n'a pu se dérouler. Les gens en sont consternés.

Le soir, je vais voir Marius, qui est à l'hôpital depuis 10 jours. Il a la gorge enflammée, mais ne souffre pas.

Au Lager, Derenne, nous raconte des histoires de guerre, très tortueuses. Ses souvenirs sont loin d'être précis et la fin de ses récits sont sujets à variation.

12 juin

Ce soir, nous allons voir notre gardien, qui est à l'hôpital. Il n'a pas bonne mine et il est d'une maigreur effarante. C'est un garçon qui ne fera pas de vieux os.

Arnold est fixé sur son sort. Il va déployer son activité chez le bauer de Ritzveiler. Cela ne l'enchante pas !

Il n'y a pas encore, beaucoup, de renseignements sur l'invasion. Les Anglais élargissent leur tête de pont, aux prix de durs combats. En Italie, le front se déplace, vers le Nord.

13 juin

Un contingent de réfugiés est attendu pour demain ou après-demain. Aussi des conversations animées ont lieu à chaque repas, pour examiner les inconvénients que ces pensionnaires vont apporter dans les habitudes de la maison. Leur venue est loin de provoquer de l'enthousiasme. Et celui qui préside aux destinées de la commune, n'a pas une place de choix dans l'opinion de ses administrés.

La façon dont il impose des gens à héberger, soulève des propos indignes. Il faut remarquer, d'ailleurs, que la charité et la solidarité ne sont pas les sentiments essentiels des Bauers.

Que des personnes n'aient plus de maison, qu'ils aient tout perdu, qu'ils soient dénués des objets les plus nécessaires, nos villageois s'en moquent éperdument !

Ils ne voient qu'une chose : le dérangement que ces citadins vont apporter dans leur train de vie.

Notre voisin, un lieutenant, qui est en permission, avait l'idée de nous faire rentrer son bois. Sur sa demande, le gardien voulait que je désigne 4 hommes, pour accomplir cette corvée.

Inutile de dire que cette proposition a été accueillie, « avec des clameurs de zoulous, sur le sentier de la guerre ! »...

Le lieutenant n'a pas insisté.

14 juin

Mon bauer a trouvé du renfort pour la fenaison. C'est un de ses anciens commis, un homme âgé, avec des longues moustaches.

Pendant les repas, on ne s'ennuie pas. L'ancien commis ne cesse de parler sur un ton de général de corps d'armée, à la parade. Par instant, il pousse de véritables rugissements. Quand il dit « Ja », par exemple, on croit toujours qu'il va se fâcher.

Sa conversation varie beaucoup, d'un sujet à l'autre. Sans transition il passe de la guerre, au temps qu'il fera demain. Mais, il n'y a pas à dire : il est amusant.

En Normandie, il y a toujours des combats acharnés, autour de Bayeux et Caen. Les alliés progressent dans le Cotentin. Mais les troupes allemandes résistent avec acharnement.

15 juin

La fenaison est commencée, mais le temps n'est pas propice. L'ancien commis se démène. Je n'ai presque rien à faire. On retourne de l'herbe, mais une ondée, vers midi, anéantit tout espoir de rentrer du foin sec, en fin de journée.

Ce soir, Lerocher nous offre une disgression sur les tirs à la mitrailleuse, sans oublier les munitions, qu'il était nécessaire de consommer, ou d'enterrer pour régulariser la situation sur le papier. On écoute par politesse, mais on ne pose pas de questions.

16 juin

Le temps persiste à faire grise mine. L'ancien commis, qu'on appelle Anton, continue à nous divertir, par ses discours incessants. Il a travaillé 8 ans à Ezell, dont 2 chez mon bauer actuel.

Il habite Bérach et végète de quelques besognes, effectuées par-ci, par-là.

Notre gardien va nous quitter. Demain il se rend dans un hôpital. Il y a de grandes chances pour que nous ne le revoyons pas. Dommage ! C'était un garçon intelligent (ancien séminariste) qui nous laissait beaucoup de liberté.

Maurice ROSE.

A suivre.

Un réveillon gastronomique

Petites causes, grands effets, c'était la préparation du réveillon de Noël, qui avait amené la mésentente au kommando de culture.

Causes minimes comme toujours : Lerocher et Minel n'étaient pas d'accord avec les autres, sur certains détails, tels que la composition du menu, l'heure de se mettre à table et le montant des dépenses à engager.

Ce dernier point, surtout, retenait leur attention, car tous deux étaient loin d'être prodigues et ils avaient une solide réputation de « lâcher l'argent avec un élastique ».

Minel, cultivateur dans l'Ain entassait ses marks de camp dans un grand portefeuille rapé et chaque semaine les recomptait minutieusement.

Quant à Lerocher, ancien livreur de charbon à Saint-Etienne, il réussissait à envoyer, presque chaque mois, une somme rondelette, en France, sans rapport avec les 60 pfennigs alloués par les paysans souabes.

En cette fin d'année 1942, les achats projetés par la communauté leur inspiraient une certaine frayeur.

De discussion en discussion, avec des petits et gros mots, la bonne harmonie menaçait de se rompre. Déroulement logique des choses, une dernière algarade avait consommé la rupture.

« Laisse-les donc », s'était écrié Le rocher. « On se tapera la cloche mieux qu'eux ! Ils ne sont même pas capables de faire cuire deux œufs ! ».

—◆—

Puis les jours avaient passé. Le clan adverse, c'est-à-dire les autres prisonniers du kdo, conféraient longuement, chaque soir, sur les réjouissances à venir.

Le rocher haussait les épaules en les écoutant et tirait sur sa pipe, à petites bouffées.

Minel, peu loquace, tisonnait le poêle, en mangeant de larges tranches de pain bis.

Le 20 décembre, les deux larrons n'avaient encore rien décidé. Chaque fois que Lerocher amorçait l'entretien sur ce sujet, Minel répondait : « Oh ! on a bien le temps ! »

Mais, Noël approchant, il devenait urgent d'aviser. En rentrant le 22 au soir, ils tinrent, enfin, à mi-voix, un conciliabule décisif.

— Ecoute, dit Lerocher, c'est pas compliqué. On laisse la bande de morfalous se goinfrer, pendant la nuit. Nous, bien peinards tous les deux, on va faire, le 25 à midi, un de ces gueuletons, comme tu n'en as jamais fait de pareil, avant guerre.

— D'accord, approuva Minel. Mais qu'est-ce qu'on va manger ? Faudrait voir pour le ravitaillement...

— Y a pas à se casser la tête. On commencera par des sardines et du pâté. Y en a encore, dans les colis, chez le Wachmann. Ensuite ? Eh bien ! une bonne omelette au lard, qu'est-ce que tu en dis ? Tu sais trouver des œufs, hein ? Les frites, t'inquiète pas, je rapporterai des patates, demain soir.

Pour la viande, ça, y a pas, il faudra l'acheter. On partagera les frais, bien entendu. Si tu veux, moi, j'achèterai une poule. Toi, tâche d'amener un lapin. Ton bauer en élève.

Minel réfléchissait.

— Un lapin... Oui, c'est pas une mauvaise idée. Je vais en parler à mon patron. Je pense qu'il ne refusera pas...

— Alors, ça marche ?...

— Ça marche !...

—◆—

Le menu arrêté, Lerocher bourra sa pipe, tout guilleret. Voilà un repas, pensait-il, qui ne lui coûterait pas cher, car pour la poule, pas question, naturellement, de l'acheter.

Son fermier possédait un nombre incalculable de volailles. En estourbir une et la rapporter dans une demi-botte de paille — sous prétexte, par exemple de regarnir sa paillase — était un jeu d'enfant.

Le 24, au matin, il en repéra une, apparemment grasse, qui picorait sur le fumier. A la couleur de la bague qu'elle portait à la patte, il vit qu'elle était de l'année, donc tendre à souhait.

Par des manœuvres savantes, il la fit entrer dans l'écurie et là, prestement, lui tordit le cou, avant qu'elle ait pu se débattre.

— En voilà, au moins pour 5 marks ! évalua-t-il, en ramassant les quelques plumes qui avaient voleté sur le ciment.

—◆—

Minel, ce soir-là, rentra au kdo, plus tard que d'habitude.

Questionné aussitôt, il mit Lerocher au courant de ses « transactions commerciales ».

— Eh bien ! mon vieux, ça a été dur ! Le baour, y voulait pas m'en vendre un. L'a fallu que je le baratine une demi-heure. A la fin, il s'est décidé quand même. Mais, 6 marks 50, qu'il me l'a fait payer !

— Ah ! la vache, il ne t'a pas fait de cadeau.

— Non, mais si tu voyais l'animal. Y pèse au moins quatre livres dépouillé.

— Y sont drôlement radins, les croquants par ici. Moi pour la poule, j'ai dû lâcher 6 marks.

Enfin, Noël c'est qu'une fois dans l'année, faut pas être regardant. Dis donc, dans le coup, je te redois 25 pfennigs.

— Oh ! ça ne presse pas. On a bien le temps de s'arranger...

—◆—

Le lendemain matin, levé de bonne heure, Lerocher s'affaira une partie de la matinée, autour de la cuisinière.

— Tu vois, mon vieux, j'ai manqué ma vocation. Moi, la cuistance, ça me plait. Et j'en connais un drôle de bout, tu vas t'en rendre compte.

Je vais te faire une poule rôtie et un lapin chasseur. Tu m'en diras des nouvelles. Mais, dis donc, t'as pas apporté la tête du lapin ?

— Oh ! non, moi j'aime pas ça ! Et puis y a rien à manger...

— T'es pas fou, c'est le meilleur ! Où que tu la mise ? Va la chercher....

— Penses-tu, je l'ai jetée sur le fumier. Les chiens ont dû la manger...

— T'as eu tort. Tu ne sais pas ce que c'est bon !

—◆—

Vraiment, Lerocher s'était surpassé ! Sous les regards mi-ironiques, mi-envieux des « autres », lui et Minel s'en mettaient, comme ils se plaisaient à le répéter, « plein la lampe ».

L'omelette, les frites, la poule, tout était réussi à point. Aussi, les commentaires laudatifs ne cessaient d'accompagner la déglutition : « du nanan ! un vrai délice ! au poil de poil ! un repas de roi ! drôlement fameux ! meilleur que dans les restaurants de Paris ! »

Les « autres », bien entendu, feignaient l'indifférence ou poussaient des soupirs de commisération.

Mais, entre tous ces plats délectables, le lapin constituait, incontestablement, le clou du festin.

Régal de fin gourmet, servi avec une sauce onctueuse, il déclencha des exclamations enthousiastes.

Tout en mastiquant une cuisse, Lerocher donnait à son compère des conseils éclairés sur les diverses manières d'accommoder le gibier.

— Tu penses, si j'en ai mangé des lapins, dans ma vie. Et puis aussi quelques fois des chats.

Mais, on pourrait toujours essayer de m'en servir dans un restaurant !

D'abord, c'est très facile à reconnaître. Tu vois, le chat a la chair plus rouge : ça se remarque au premier coup d'œil. Mais, c'est surtout à la forme des côtes qu'on peut les distinguer : les os du lapin sont plus ronds, tandis que les fausses côtes du chat sont plus pointues.

Ça, tu peux me croire, on ne me ferait pas manger un civet de chat, sans que je m'en aperçoive, à la première bouchée.

Tiens, une fois, je me rappelle, quand je faisais mon service militaire, à Clermont-Ferrand, je mangeais, avec un autre soldat, dans un petit restaurant, quand...

Minel, la bouche pleine, gagné par une douce béatitude, approuvait en hochant de la tête.

—◆—

Deux jours plus tard, en portant ses bidons à la laiterie, Lerocher rencontre la patronne de Minel, qui revenait, avec sa petite voiture.

D'aussi loin qu'elle peut l'apostropher, elle crie, en souriant à pleines dents.

— Also, tu as bien mangé, à Noël ?

— Ja, ja, gut, gut.

— Katze, ist auch gut ? (le chat était aussi bon).

Lerocher, les yeux ronds, ne comprenait pas.

— Was katze ?

Le visage de plus en plus épanoui, la fermière, joignant le geste à la parole, crie très fort en allemand : « Miaou, Miaou, le chat que Minel a tué et qu'il a mangé avec toi, le jour de Noël ! »

Maurice ROSE.

Incroyable...

J'ai relevé sur Le Lien de l'U.N.A.C. d'octobre, les faits reproduits ci-dessous.

Je ne trouve pas de mots pour exprimer mon indignation devant de pareilles aberrations. Je vous laisse juge...

R. V.

À l'attention de mon ami Virgile. (H. P.)

REVERSION DES PENSIONS DE RETRAITE DES EX-CONJOINTS DIVORCÉS

La loi de juillet 1978 permet le partage des pensions de reversion de retraite professionnelle entre les ex-conjoints divorcés survivants.

Une proposition de loi adoptée par le Sénat tend à exclure du partage l'ex-conjoint dont le divorce a été prononcé à ses torts exclusifs. Cette disposition si elle était adoptée par les députés donnerait satisfaction aux anciens combattants, anciens P.G.

Voici un cas, parmi tant d'autres, qui nous fait soutenir cette revendication d'un grand nombre de nos camarades :

... Un de nos camarades fait prisonnier le 17 juin, emmené en Allemagne où il a eu une attitude exemplaire et bien des péripéties de toutes sortes, condamné à un an de forteresse, en prison à Marienburg puis à Graudenz se retrouve enfin à Paris, chez lui, le 9 avril 45.

Là, désastre complet. L'appartement de fonction est à l'abandon depuis au moins trois ans. Les vêtements sont dévorés par les mites. L'épouse est en villégiature sur la Côte-d'Azur.

Quatre jours après elle revient... Inutile de dire que les tentatives de rapprochement se soldent par un échec.

Alors commence une grande période de dépression... Après une tentative de suicide.

Demande de divorce : l'assistance judiciaire est refusée. Motif : a perçu son traitement d'instituteur durant toute la captivité... Qui en réalité a perçu ce traitement ? On le devine...

Et pendant quatre ans, c'est une sorte d'errance, une tentative de reconstitution d'une vie nouvelle qui finira par aboutir grâce à l'aide d'une femme.

C'est d'ailleurs la seule aide qui sera prodiguée car, pour les organismes officiels...

Durant cette période, le divorce sera demandé et obtenu en 1950 par l'ex-épouse, **aux torts réciproques,** selon la loi du moment, mais sans pension.

Révoltant...

Motif du divorce : ... croustillant...

— Contre lui : abandon du domicile conjugal !

— Contre elle : attitude injurieuse envers son mari du fait de sa conduite envers l'armée occupante.

Sans commentaires...

En juin la situation du nouveau couple est régularisée par un mariage, les années passent pour cette nouvelle union ayant rebâti une nouvelle existence.

Le 17 juillet 1978 comme nous l'indiquons au début de cet article, loi votée par le Parlement portant le numéro 78/753 attribuant une fraction de la pension de reversion à l'ex-épouse divorcée.

C'est le début d'un combat contre le texte de cette loi car tous les organismes consultés se réfugient derrière ce texte sans vouloir prendre de responsabilités, en particulier les Services des Retraites de l'E.D.F. dont je fais partie.

Des questions peuvent se poser :

— Pourquoi une innocente devra-t-elle verser une partie de sa pension à une tierce personne à qui le mari ne doit rien ?

— Pourquoi cette tierse persone n'ayant en rien contribué à l'établissement de cette pension pourrait-elle en bénéficier ?

— Pourquoi la vie commune réelle du premier couple ayant été d'environ un mois, le calcul attribue à l'ex-épouse divorcée environ 1/4 de la pension ?

— Pourquoi, après son décès, faire l'injure à l'ancien combattant prisonnier de guerre, d'accorder le bénéfice de ses ressources à celle qui l'a abandonné depuis 1943, date de l'internement ?

Un début de solution a été trouvé par certaines caisses de retraite complémentaire, elles versent à la veuve la pension de reversion intégrale et accordent à l'ex-épouse divorcée une pension proportionnelle.

Mais, la direction de l'E.D.F. n'accepte pas d'examiner le cas, elle refuse même de le soumettre à la Commission supérieure nationale du personnel.

Il est quand même particulier qu'un homme soit contraint de défendre ce qu'on appelle « les droits de la femme »...

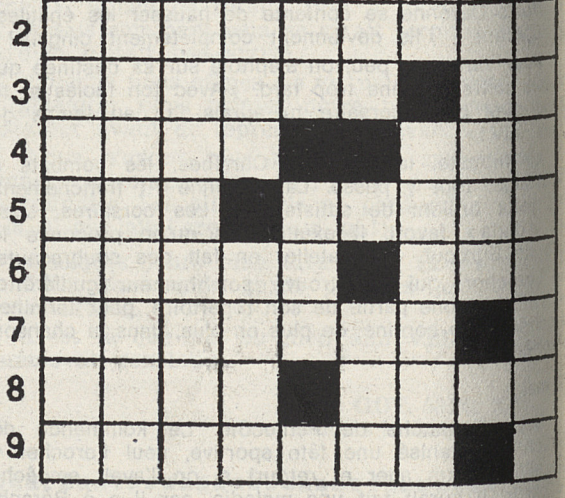
Il serait souhaitable que la « Justice », si elle existe encore en France soit respectée — qu'une innocente ne soit pas condamnée à verser une indemnité à quelqu'un qu'elle n'a pas à connaître — d'autant que, conformément à la loi, il ne peut y avoir de retour sur la chose jugée et que le divorce a été prononcé sans pension alimentaire.

(A suivre)

MOTS CROISÉS

N° 403

par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

1. - Faire le bonheur des P. G. — 2. - Etonné, ahuri. — 3. - Feras cuire au milieu d'un corps gras. - Dans les environs. — 4. - Fixr à demeure. - Etre couvert de son bonnet n'est pas flatteur. — 5. - Un tir confus. - En principe, jour marquant la reprise. — 6. - Pleuniche. - Fleuve d'Afrique. — 7. - Fourbu, crevé. — 8. - Pas courant. - Interjection de plus en plus employée. — 9. - Alcaloïde très toxique.

VERTICALEMENT :

1. - C... gelé. — 2. - Mettras à couvert. — 3. - Plantation d'un condiment à saveur piquante. — 4. - Atmosphère immatérielle enveloppant certains êtres. - Répondre non. — 5. - Un art qui grimpe. - Du latin sans voyelles. — 6. - Met délicat. - Encore brun roux. — 7. - Arbre à baies rouges. - Dispose en boucles. — 8. - Titre donné aux dignitaires ottomans. — 9. - C'est le moment de le passer en famille, entre amis, dans la joie et en bonne santé, avec les meilleurs vœux de l'auteur de ces lignes.

Solution de cette grille dans ce journal.

...29 MAI 1940 à LILLE...

Notre ami MARION, de Laives (Saône-et-Loire) fait partie de sept associations d'anciens combattants, P.G., etc. C'est sans doute un record.

Mon « effectif » est plus réduit : quatre seulement.

Parmi ces quatre, le journal « Souvenir » est l'organe du Comité du souvenir du 8e Corps de la guerre 14-18 et des groupements affiliés de 39-45. C'est un bulletin trimestriel dont la dernière page est entièrement consacrée à la 15e D.I.M. (Général Juin).

A côté du titre figure un dessin représentant le « Poilu de 14-18 ». Ce petit encart contient une citation de Roland Dorgelès.

« Il ne faut pas les oublier. Dire seulement leur nom. C'est les défendre, c'est les sauver. Camarades de régiment, quand vous vous retrouvez, parlez-en librement, sans tristesse, comme s'ils étaient encore vivants, et qu'on dût le soir, arrivant au repos, retrouver leur sourire à l'entrée de la grange. Ils ne mourront pas, tant que nous les aimerons. Beaucoup n'ont pas de tombe, qu'ils aient du moins nos cœurs... »

120.000 de nos camarades sont tombés... toute proportion gardée, cette bataille de 45 jours, fut plus meurtrière que la grande guerre ! « Le Poilu » de 40 a lui aussi droit à tous les égards.

Je reviens à la dernière page du « Souvenir » ; titre : « 29 mai 1940 à Lille, agonie du Faubourg des Postes », les dernières heures de l'Etat-Major d'après les relations du Colonel Berlon, chef d'E.M. du Général Juin.

Mon ami, le Capitaine P. Soudan, rédacteur du journal vient de m'autoriser à publier quelques passages de ces « tristes lignes ». Elles intéresseront sans doute beaucoup de lecteurs du « Lien ». Les rescapés de « la chaudière lilloise » ont fourni un gros contingent au Stalag XB de Sandbostel et à l'Oflag XB de Nienbourg-sur-Weser.

« ...Les coups de l'ennemi pleuvent aux environs de notre école à peu près sans arrêt à partir de 15 heures. Le clocher de l'église est abattu.

Dans une tranchée, creusée la veille derrière le P.C., un obus tue le Capitaine Marc et un homme et fait des blessés (dont l'ami Ducloux). D'autres tombent dans la cour de l'école. Le lieutenant Martin de l'E.M. de l'I.D. est blessé. Une aile du bâtiment est incendiée, mais on peut fort heureusement circonscrire le feu... »

Première petite remarque : les tranchées ont été creusées le matin même et non la veille... Alors que nous « opérions », le « mouchard » sans arrêt nous survolait ; les renseignements fournis aux batteries ennemies se sont révélés efficaces ; un obus est tombé juste sur « notre » portion de tranchée ; heureusement que notre travail avait été bien fait : plaques de ciment, provenant de la clôture, recouvertes de sable ; sans ces précautions, je ne serais plus ici pour vous rapporter ces faits ! Miracle... cinq de mes croquis relatent ces pénibles événements, un autre est consacré à l'éclatement du clocher voisin.

« ...Le combat se rapproche de plus en plus et les balles commencent à claquer dans la rue de notre école ; à présent les coups pleuvent de tous côtés, sauf du côté de Loos.

Vers 18 heures, deux officiers de liaison du 27e R.I., dont l'un, le Lieutenant Robin s'est fait blesser en se rendant à notre P.C., viennent rendre compte que le Colonel Quantin et le Commandant Choquier ont été tués.

Vers 19 h 30, les allemands pénètrent dans le Faubourg des Postes, venant de Lille par le passage à niveau et de l'Arbrisseau par le cimetière. Le général demande qu'un officier aille avertir les allemands qu'il se trouve à son P.C. J'y vais avec un interprète. Le premier officier allemand que je vois est un jeune lieutenant de compagnie ; il me dit que la journée a été dure et que son colonel vient d'être tué devant nos lignes. Je l'amène auprès du général qu'un officier d'E.M. vient quelques instants plus tard chercher en voiture.

Maintenant nous nous rassemblons auprès du cimetière. Le général qui a d'abord été amené à Lille passe à nouveau devant nous. Nous le saluons une dernière fois, avec quelle émotion !

Le Faubourg des Postes est maintenant aux mains de l'ennemi ».

Le 4e G.R.D.I. avait à sa tête le Colonel Arlabosse, je reproduis les dernières lignes concernant l'action de ce groupe de reconnaissance.

« ...Un officier allemand, venu à lui (le Colonel Arlabosse), très correct, lui a demandé de faire avancer ses troupes jusqu'au coin du cimetière.

Bientôt le Colonel a vu déboucher de la rue, où était le P.C. de la division, une auto allemande, découverte et à reconnu, assis seul à l'arrière, le Général Juin, blême.

Dominant le tumulte général il a crié de toutes ses forces : « Garde à vous » et a salué au moment où la voiture franchissant le cimetière, s'engageait vers l'Arbrisseau. Dernier hommage de la 15e D.I.M. à son général... »

J'ai donc appris beaucoup de choses qui sont « loin d'éclairer ma lenterne ». Dans la bagarre et aussi la pagaille, le P.C. qui devait se trouver à l'école a été transféré dans la petite cave où, fort heureusement pour moi, le Colonel Benlon, du service de Santé, était là ; il a certainement été mon sauveur.

Je reprends un long article intitulé : «L'Histoire» et que j'ai écrit en juillet 75, qui contait mes déboires avec le mensuel « Historama ».

Dans son journal de marche, le Général Juin a indiqué : « L'école où j'ai installé mon P.C. est incendiée et la cave est pleine d'enfants et de femmes qui gémissent et supplient qu'on cesse la lutte ; du reste quelques instants après, la nuit tombait, l'infanterie allemande fait irruption dans les faubourgs de tous côtés à la fois ; un colonel d'infanterie s'avance vers moi, la main tendue (!...) je lui recommande mes blessés... »

Tout cela se passait bien le 29 mai 1940.

Le grand historien de Launay a une autre vision des choses ; il cite cette reddition le 1er juin... avec, pour comble, le Général Juin recevant les honneurs militaires !

Il est également vrai qu'un autre général, auteur de nombreux volumes, indique que le glorieux chef de la 15e D.I.M. a été « cravaté » par un officier de char d'assaut !

Un seul oubli persiste malgré mes années de recherches : de quelle façon ai-je rejoint la cave, à la suite du bombardement de notre abri-tranchée ? Il y avait une distance de deux cents mètres environ.

La lettre de Mme la Maréchale Juin, celle du Commandant Dewasmes, ancien aide de camp du Maréchal, figurent toujours en bonne place dans mon bureau. J'en suis fier.

Aux camarades du 201e R.A., je signale que le Colonel Bourquard, âgé de 92 ans, est encore en pleine possession de ses moyens.

A l'Oflag XB à Nienbourg-sur-Weser, début 43, j'ai eu l'occasion de converser avec le redoutable Colonel Berlon, chef d'Etat major du Général Juin. Je passerai sous silence les « événements » qui ont conduit le Colonel dans l'avant-camp... J'ai certainement enfreint aux consignes en évoquant avec lui les lamentables conditions de notre reddition... Pour une fois la « quarantaine » avait été levée !

Les années passent... le souvenir demeure...

Paul DUCLOUX.
34593 XB.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du «LIEN» et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique
(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 70 F

100 cartes en plus pour : 35 F.

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchants.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :
Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

INCOMPRÉHENSION

Charles et Georges étaient de vieux amis d'enfance. Ils avaient fréquenté le même lycée, tout en poursuivant des études différentes.

Le premier, très féru des langues étrangères et particulièrement de l'allemand, désirait devenir un maître cuisinier car il adorait concocter des petits plats. Tout jeune déjà il faisait concurrence à son papa qui dirigeait un restaurant parisien renommé.

Le second était pour l'ordre et son ambition était de devenir un deuxième Maigret.

Pour le moment ils étaient prisonniers de guerre dans un petit kommando industriel tout près de Hambourg, et si Charles avait la « chance » d'exercer ses dons dans l'art culinaire (il était chargé de préparer de bonnes soupes aux rutabagas pour ses copains de captivité), par contre, Georges était employé comme homme à tout faire dans un sanatorium qui recueillait les S.S. malades et blessés revenant du front russe. Son travail consistait à s'occuper du chauffage, à nettoyer le jardin, à donner la nourriture aux cochons, etc...

Tous les soirs, ils se retrouvaient tous deux, et c'était à qui raconterait les meilleures péripéties de la journée. Il faut vous dire qu'ils étaient un peu blagueurs sur les bords et, pour eux, c'était une façon d'essayer d'oublier leurs situations présentes.

Au bout de quelques mois, se rendant compte que toute évasion était quasiment impossible, ils résolurent de se faire porter malade, espérant profiter de la mansuétude du médecin allemand qui, paraissait-il n'était pas trop dur, et comme Georges était un peu enroué à force d'hurler après les cochons, et que Charles avait les mains légèrement enflées, ils demandèrent à passer la visite médicale, exagérant leurs maux.

En maugréant le wachmann les conduisit donc tous les deux chez le docteur de service.

Ils attendirent patiemment leur tour et entrèrent ensemble dans le cabinet du toubib.

A la grande stupéfaction de ce dernier, Charles prit la parole en allemand pur et presque sans accent.

— Vous avez des parents allemands ou de la famille en Allemagne ? lui demanda le praticien.

— Ma fois non répondit Charles. J'ai appris l'allemand et l'anglais au lycée et j'ai toujours été parmi les premiers en langues étrangères.

— C'est bien, même très bien, le complimente le docteur. De quoi souffrez-vous ?

— Si vous le permettez, examinez d'abord mon ami. Il ne s'exprimait déjà pas très bien auparavant car depuis sa naissance il a un cheveu sur la langue, mais en plus, depuis quelques jours il a un chat dans la gorge, ce qui fait que maintenant il a un bœuf sur la langue. Il n'arrive plus à prononcer un mot.

— Quoi ! Un cheveu ?... un chat ?... un bœuf ? Vous vous foutez de moi et je ne le tolérerai pas plus longtemps!

— Mais docteur, je ne me moque pas de vous. Je traduis simplement les expressions françaises en allemand. Mon ami Georges souffre d'un terrible mal de gorge et ne peut pas s'exprimer, voilà tout !

— Bon ! Passons pour cette fois-ci, dites-lui d'ouvrir la bouche et de faire « ah » !

— Achch... Achch...

— Quelle est sa profession dans le civil ?

— Avant la guerre ? Il était poulet.

— Vous recommencez ! Vous voulez me faire croire à la métempsychose ou quoi ?... Vous voulez me convaincre que votre ami avait des ailes, qu'il volait ?

— Mais non, docteur, il ne vole pas, il attrape les voleurs et croyez-moi il deviendra quelqu'un car il est malin comme un singe.

— ASSEZ ! ASSEZ ! La plaisanterie a assez durée, et vous, de quoi souffrez-vous ?... Vous avez avalé un cheval ?...

— Mais non docteur, on n'avale pas un cheval... Regardez docteur, mes mains... Elles sont toutes enflées... et j'ai des fourmis dans les doigts. Cela me fait peur car mes mains me sont très utiles dans ma profession.

— Quel est votre métier ?

— Maître Coq, docteur.

— .... Vous êtes marié ?

— Non docteur, mais je fréquentais une jolie petite souris. J'espère l'épouser en rentrant de captivité.

— Bien, bien, allez me chercher votre gardien (cela dit d'un ton glacial).

— Aurons-nous droit à quelques jours de repos, docteur ?

— Disparaissez ! Votre gardien a toutes les instructions.

Effectivement il s'entretint à voix basse avec ce dernier et lui remit une ordonnance...

Et les voilà repartis tous les trois dans une direction différente à celle du kommando.

— Que se passe-t-il, demanda Georges en s'adressant à Charles. Quelles c.....s lui as-tu racontées pour qu'il se fâche ainsi ?

— Je n'y comprends rien ! Je me donne un mal de chien pour entrer dans ses bonnes grâces et voilà le résultat ! Avec ces schleus on ne sait jamais le ton qu'il faut prendre. J'ai pourtant traduit impeccablement. Je n'y comprends rien ?... En attendant, je me demande où nous allons ?

— Demandes-le plutôt au gardien car je ne me sens pas rassuré du tout.

— Moi non plus, mais cela ne va pas être facile avec cet abruti.

— Alors wachmann ! où nous menez-vous ?

— Vous le verrez bien.

— Qu'y a-t-il d'écrit sur l'ordonnance ?

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Ecoutez wachmann, soyez chic, dites-nous où nous allons ?

— Ben... Le docteur m'a demandé de ne rien révéler. J'exécute les ordres.

— Même pour une plaque de chocolat de mon prochain colis ?

— Heu... Aurais-je votre promesse de ne pas le répéter ?

— Parole d'honneur.

— Et bien, nous allons aux abattoirs.

— Quoi !... Où ça ?... Aux abattoirs !!! Mais pourquoi faire ?

— Le docteur m'a remis un petit mot à votre sujet pour le vétérinaire. Mais motus, hein ? J'ai votre parole et j'aurai ma plaque de chocolat.

— Bien sûr. Mais qu'y a-t-il d'écrit sur l'ordonnance ?

— Alors ça, je n'en sais rien.

Charles révéla sa conversation à Georges et les voilà tous les deux tremblants de terreur tout en suivant le gardien.

Arrivés aux abattoirs, le vétérinaire les reçut immédiatement et à la lecture de l'ordonnance eut un gloussement de plaisir.

— Attendez-moi ici, je reviens de suite, leur dit-il.

Effectivement, quelques instants plus tard, il revint avec deux verres remplis d'un liquide nauséabond.

— Buvez ! leur dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Buvez ! C'est un ordre !

— Mais ça sent mauvais !

— Si dans un instant vous n'avez pas vidé vos verres, je vous fais envoyer en camp de représailles !

A regret, ils ingurgitèrent cette mixture qui leur donna des hauts de cœur.

— Maintenant que nous avons bu, dites-nous ce que c'était ? demanda Charles.

— Et bien, répondit le vétérinaire avec le sourire, c'est un médicament qui va vous faire du bien. Il vous permettra d'éliminer, pendant plusieurs jours, toutes les bestioles, microbes, saletés que vous pouvez avoir dans le corps.

— Ah ! J'ai compris, c'est une purge !

— Si l'on veut, mais elle est surtout destinée aux animaux.

— Je commence à avoir mal au ventre... Nous pouvons partir ?

— Oui. Mais avant j'ai une communication à vous faire de la part du docteur. La voici : « Le dindon de la farce ne sera pas celui que vous espériez ! » C'est tout !... Dehors maintenant !

Nos deux compères n'ont jamais oublié cette aventure et ont toujours gardé vis-à-vis du docteur un chien de leur chienne...

Robert VERBA.

P. S. : Quoique vous en pensiez, l'auteur de ces quelques lignes n'a pas une araignée dans le plafond !

Le Dodore fait la malle

Récit de captivité et d'évasion par F. Patrice.

Ma montre marque une heure.

Je repars, suivant la rive droite de la Niers, à quelque distance de la forêt qui s'éloigne ou se rapproche. De temps à autre, des broussailles, des arbustes, des monticules d'alluvions dissimulent la rivière.

Tout à coup, à quelques mètres devant moi, dans un terrain broussailleux, resserré entre la Niers et le bois, un grand chien gris débusque, un de ces chiens insaisissables, ennemis mortels des patrouilleurs et des vagabonds. Un instant, je me plaque au sol pour observer la bête qui, venant de la forêt, le nez dans le vent, n'a pu me sentir encore. D'un bond, je suis derrière les broussailles, près de la rivière et, décrivant un arc de cercle pour contourner l'animal, me voici près de la forêt où mon ombre se confond à celle des grands arbres. Eperdu, sans direction, sans reprendre souffle, je cours, longeant la lisière. Il me semble entendre l'haleine de la bête qui me poursuit. J'ai perdu la rivière : mieux vaut un terrain boisé.

Une guérite dans un fourré..., une échelle au pied d'un arbre..., un poste de guetteur sur une maîtresse branche..., des fils de fer, épars au sol, partout..., des passages de haies fermés par des claies... Certainement, c'est la frontière. Le sang me monte à la tête. Les ombres se transforment en ennemis vivants qui guettent. Les cris des oiseaux apeurés sont des signaux de douaniers. La branche qui s'accroche aux vêtements est une main qui saisit. Le fil de fer qui s'entortille autour du pied ébranle violemment une haie. Les fourrés sombres sont des pièges. Les sentiers, incertains. Les ravins, dangereux. Les sommets, imprudents. Ralentir ? C'est être rattrapé par le chien et l'homme... Courir ?... C'est aller à l'aveuglette... Comme à une patrouille nocturne, l'œil aux aguets, l'oreille attentive, la volonté tendue, les muscles prêts à se détendre, de tronc d'arbre en tronc d'arbre, par bonds calculés, rapidement, en zig-zag, toujours à la lisière, je saute un obstacle, je cours au passage d'un ravin, je me colle à un tronc d'arbre pour regarder en avant, en arrière ; je bondis vers un couvert, je dégringole dans un roncier... Cette éclaircie devant moi ? Un poste, peut-être... Quelle folie, cette fugue !... Et quand l'homme va crier : « Halt ! », tout près, levant son arme... C'est décidé, je foncerai dans la forêt ! A vingt mètres, en plein bois, la nuit, il est impossible de tuer un homme qui se dissimule et n'hésite pas ! Je me hérisse contre le Nazi. Je ne me rendrai pas... Je les ai trop vus... Il faut que je passe... Je les défie ! Ça y est ! A droite ? Non... Un gibier qui détale !

Le sol est libre de barbelés ; les arbres n'ont plus d'échelles ; le chien ne me suit pas... Je cours encore. Pourquoi ? Depuis combien de temps ? Combien de kilomètres ? La Niers est plus à gauche ; le bois décrit une grande courbe vers la droite ; le vent souffle violemment de la plaine qui s'étend sans arbres devant moi. De nouveau, je respire à grandes bouffées, mais, sans perdre de temps, je m'écarte du bois pour marcher dans le vent, à travers la plaine, et me rapprocher de la rivière, sur la gauche.

Harassé, en sueur, étranglé par la soif, je vais droit devant moi, dans un terrain sableux, d'abord, et qui se transforme en marécages où le pied enfonce dans le sol spongieux. La tension nerveuse, la fatigue d'une marche rapide et sans arrêts, ont provoqué une soif ardente que je 'mempresse de satisfaire, à plat ventre, sur le bord du premier fossé rencontré. Je n'ai pas faim et ne veux pas me reposer avant de commencer la marche dans ces terrains tourbeux où le pied enfonce de plus en plus. L'humidité pénètre les souliers, qui s'arrachent avec effort. L'eau apparaît par endroit et monte jusqu'à la cheville. Qu'importe ! Une rangée de maisons basses profile sa masse sombre sur la terre ferme, sans doute. La Hollande ? Peut-être. S'il y a des maisons, il y a des gens qui ne seront pas des allemands, j'espère...

Les maisons se rapprochent, mais l'eau monte aux genoux, avec des herbes hautes qui dissimulent des fils de fer dans lesquels les jambes s'accrochent et font tomber le corps de tout son long. Peut-être y a-t-il de vrais fossés plus loin ? Comment les distinguer ? Retourner sur mes pas serait idiot, puisque je suis trempé. Les maisons ne semblent qu'à quelques centaines de mètres.

Les fils de fer se multiplient, où se déchire le bas du pantalon. Ils s'élèvent assez haut, soutenus par des piquets de fer. Maintenant, c'est tout un système de fortifications. Des poteaux de deux mètres soutiennent des rangées de barbelés en triangles, peu espacées. Ces barbelés sont solidement installés, tendus raides et réguliers, au lieu d'être jetés à même les piquets, sans ordre, pour embarrasser davantage... Ce ne peut être l'ouvrage des Allemands, qui connaissent la guerre et n'installent pas des barbelés comme des fils à sécher le linge ou à accrocher les pampres des chasselas.

Passer par-dessous est impossible ; la base du triangle mesure au moins huit mètres et l'eau empêche de ramper. La raideur même des fils permet d'y poser le pied, et la main peut se cramponner aux piquets de fer. De barbelé en barbelé, me voici suspendu à un échafaudage qui grince et gémit à des dizaines de mètres. Mes habits, ma musette, mes mains se déchirent aux piquants, mais qu'importe, la terre ferme est là. Une deuxième rangée de barbelés, aussi géométrique, se laisse plus aisément franchir. Je vois, maintenant, des éléments de tranchées et emplacement de tir, dont les parapets et parados intacts ne laissent aucun doute : ligne de défense tournée vers la direction d'où je viens, vers l'Allemagne... Je dois être en territoire hollandais.

Les maisons endormies sous leurs toits de chaume ont l'air de simples fermes d'éleveurs. Je ne vois pas de route apparente et je passe assez loin des maisons pour éviter les aboiements des chiens.

Des bruyères, quelques champs cultivés, des sentiers, me conduisent vers un bois dont la masse noire barre tout l'horizon bas. Il est 2 heures et demie. Atteindre le bois, m'assurer que je suis bien en Hollande par des indices quelconques (borne kilométrique, affiche), m'étendre le reste de la nuit et me reposer toute la journée : tel est mon programme. Le bois se rapproche et je me réjouis à la pensée d'avoir la certitude d'une première réussite.

Une grand'route que j'aborde perpendiculairement suit la lisière du bois et, bientôt, y pénètre. Mais quoi ? Une barrière de douane coupe la route à cent mètres. A gauche, dissimulées dans les arbres, des maisons : le poste de douane. A droite, le bois. Pas d'hésitation. Je cours sur le bas-côté gauche, passant à quelques mètres des habitations sans lumière. J'escalade la barrière et je lis, de l'autre côté, une pencarte en allemand : « Grenze », frontière ! Toujours sur le bas-côté de la route, je cours de toute la vitesse de mes souliers, qui font floc ! floc ! Je prends résolument le premier chemin à gauche. J'entre dans le bois, sans autre but à ma fuite que celui de m'éloigner des douaniers.

J'étais sûr, pourtant, d'avoir franchi la frontière, il y a deux heures... Comment se fait-il que je me retrouve près d'un poste de douane ? Serais-je revenu en Allemagne ? Pas une étoile pour m'orienter. Une petite pluie, qui descend en goutelettes sur les arbres, me retombe en grosses gouttes des feuilles à peine écloses qui bruissent et qui s'agitent en tous sens. Quelle direction prendre ? Où est l'Allemagne ? Où est la Hollande ? Souvent, on m'a parlé de ces pauvres gens égarés qui errent toute une nuit, au hasard, pour se retrouver, le lendemain, près du point de départ. Ne serait-ce pas mon cas ? Je suis fatigué, j'ai faim, j'ai soif surtout. Des frissons de froid parcourent mes os et je sens des gouttes de sueur sur mes épaules. Tout mon corps est trempé ; mes souliers clapotent et exigent un effort pour se décoller du sol. Je suis loin du poste de douane ; il me faut faire le point, sinon je risque de m'enfoncer davantage dans une fausse direction. Le bois semble s'éclaircir, la lisière ne doit pas être loin. Elle est bien là, en effet ; des arbres y sont tombés. Je réfléchis devant leurs troncs : pour aller vers l'ouest, je devrais d'abord rencontrer la cime, puis le pied... C'est le contraire qui se produit. Le vent souffle avec force ; aurait-il changé ?

Assis sur les racines terreuses d'un hêtre abattu, je calcule et m'embrouille et recommence, énervé, découragé, ne sachant quel langage écouter, celui du vent ou celui des arbres, qui ne disent plus la même chose. Je m'impose le calme pour prendre une décision et me parle tout haut pour me donner de l'assurance. « Il est trois heures. Cela fait cinq heures que je marche. J'ai couru très souvent, soit du six en moyenne. Mettons cinq à cause du marécage. Cela devrait faire vingt-cinq kilomètres de route. Peut-être me suis-je perdu en détours ? Une chose est claire : les arbres n'ont pu tomber que par vent d'ouest... soit un vent venant de Hollande. Une fois à terre, ils n'ont pas pu changer comme le vent... Il faut m'en tenir à leur indication ».

A l'abri dans l'entonnoir creusé par la chute de l'arbre, protégé du vent par sa large souche, je vais pouvoir me reposer un peu et manger, avant de reprendre ma course. Malheur ! Ma musette est ouverte par le fond, déchirée par les barbelés, sans doute. Mon linge, mon pain, voilà tout ce qui reste ! Plus d'œufs, ni de miel, ni de fromage, ni de saucisses ! Que du pain noir... ce pain qui me rappelle l'Allemagne ! De rage, me voilà sur pieds, fuyant dans la direction projetée, une plaine, autant que l'obscurité permette aux yeux de voir loin.

Encore dans les marais ! mais des marais régularisés. Des caneaux séparent chaque champ ou prairie, des canaux d'où s'envolent lourdement des hérons apeurés. De-ci, de-là, des touffes d'arbrisseaux, des saules, sans doute, et des bouquets de peupliers. Inquiet, je longe les canaux, mais cette inquiétude me coupe les jarrets. J'ai fait des marches de quarante kilomètres avec le sac et le fusil... J'arriverai bien à faire davantage cette nuit.

Un brin de paille jeté dans le canal reste obstinément en place et n'indique aucun courant qui irait fatalement à la Meuse recherchée. Oh ! Providence ! Dans le coin du champ, le vent soulève un grand papier, un journal, probablement. Si un peu de clarté pouvait venir entre les nuages, il me serait possible de déchiffrer quelques mots, de voir si c'est allemand ou hollandais. Non ! c'est un sac d'engrais. Le titre en sera décoré de la croix gammée ou de l'estampille du Reich si je suis encore dans le pays d'Hitler. A plat ventre sur le sol, anxieux, les yeux écarquillés, je lis : « Chaux grasse de la Marne ». Des mots français ! Dérision du sort ! La seule langue qui ne m'intéresse pas pour l'instant ! Un sac d'engrais volé par les allemands... Je dois encore être chez eux !

Un petit pont sur le canal. A côté du pont, une plaque avec des inscriptions, je devine. Sans doute une plaque commémorative ? Je m'approche. Pas même une allumette pour donner une étincelle ! Ah ! que j'ai eu tort de laisser mon briquet et ma pipe ! Avec les yeux, avec les doigts qui enlèvent la mousse, je retrace les caractères d'un nom : « Van »... Van ! Van ! ce doit être le début d'un nom hollandais, le nom du constructeur ou du propriétaire. Cette découverte me donne du courage. Plus loin, encore un autre petit pont, encore un autre « Van ». Le même constructeur, probablement. Ah ! que ne suis-je né chez les Peaux-Rouges et que n'ai-je appris à déchiffrer les pistes ! Les moindres indices de direction me seraient, présentement, plus utiles que la science des combinaisons chimiques et la résolution des équations algébriques.

Et je vais, songeant aux réformes d'envergure à instaurer, dans l'enseignement à donner, aux générations françaises à venir.

Ma montre marque 5 heures. Le jour ne devrait plus tarder à paraître. Devant moi, un village, le premier que j'ai rencontré, profile son clocher et le toit de ses maisons basses sur l'horizon plat. Ce village endormi, il faut le contourner, pour n'éveiller l'attention ni des gens, ni des chiens. Le contourner m'apparaît vite impossible : une seule route y mène, celle où je suis ; elle est bordée de nappes d'eau. Force me sera donc de traverser le village.

Faut-il passer simplement, traverser et prendre une autre route ? Me dissimuler dans une grange ? Y passer la journée au repos et en observation ? Si le village est allemand, certainement, des bandes de moutards en uniformes de nazis tourneront aux alentours. Déjà, des lumières filtrent au coin des fenêtres mal camouflées. Des gens sont levés ; le village ne va pas tarder à s'animer.

Le cimetière est à côté de l'église ; je me précipite sur les tombes, où je cherche un aigle allemand, une croix gammée, un ruban aux couleurs du Reich. Recherche vaine. Des noms de consonnance plutôt hollandaise, des « Van » en grand nombre. Le cimetière n'a qu'une porte et le mur n'est pas haut, surplombant une ruelle en contre-bas. Je vais me cacher dans un coin, prêt à rentrer dans l'église après les premiers fidèles, y lire les affiches, voir les drapeaux et bondir immédiatement par-dessus le mur du cimetière, si je suis en Allemagne, pour courir vers les bois avant que le soleil ne se lève et que l'on s'aperçoive de ma présence.

La sacristie ne s'ouvre pas sur l'extérieur. Un sentier va de la porte de l'église à la porte d'une maison haute, aux volets encadrés d'arbustes ; un fil de fer suit le même trajet et se termine par une poignée de sonnette : ce ne peut être que la cure.

Suite dans le prochain numéro.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature.

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 4° trimestre 1984
Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.
Le Gérant : ROCHEREAU.
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 403

HORIZONTALEMENT :

1 - Rapatrier. — 2. - Ebouriffé. — 3. - Friras. - E.V. — 4. - Riva. - Ane. — 5. - Itr. - Lundi. — 6. - Geint. - Nil. — 7. - Ereinté. — 8. - Rare. - Allo. — 9. - Esérine.

VERTICALEMENT :

1. - Réfrigéré. — 2. - Abriteras. — 3. - Poivrière. — 4. - Aura. - Nier. — 5. - Tra. - L.t.n. — 6. - Ris. - Tan. — 7. - If. - Annele. — 8. - Efendi. — 9. - Réveillon.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix